

Le premier hebdomadaire des faits divers

5^e Année - N° 172

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

11 Février 1932

DÉTECTIVE

Crimes de fous!



Ce fou, hagard, échevelé, vient d'être conduit au commissariat. Le souvenir de son crime est mort, dans sa conscience infirme...

(Lire, pages 4 et 5, la tragique enquête de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE | Les pampres rouges, par Louis Palauqui. — La tragédie dans la cave, par N. Tassin. — Maisons hantées, par M. Lecoq.
DE CE NUMÉRO | Après le procès d'Albi, par J. Morières. — La Sûreté blanche, par Luc Dornain. — La vie secrète du bourreau, par un témoin.

Garantie de la défense

Il y eut, jeudi dernier, au Sénat, un bref, mais très intéressant débat qui fut engagé sur une intervention du bâtonnier Fourcade, sénateur des Hautes-Pyrénées.

Ancien bâtonnier du barreau de Paris, M^r Fourcade bénéficie, au Palais, d'une autorité qui donne une force singulière aux questions qu'il pose au Garde des Sceaux.

Sa situation d'ancien chef de l'ordre, la connaissance qu'il a de la vie judiciaire, ses qualités professionnelles, son admirable talent, la modération de son attitude, doivent contribuer à attirer plus spécialement l'attention sur ce qu'il a dit, sur ce qu'il était nécessaire de dire.

Le bâtonnier Fourcade a interpellé le Ministre de la Justice sur les garanties essentielles de la défense dans les procédures criminelles : problème qui a déjà fait l'objet de tant de discussions, mais qui s'inspire de l'actualité la plus récente, des incidents qui viennent de se produire dans l'affaire Dunikowski.

Les avocats se plaignent souvent que la loi de 1897 ne soit systématiquement violée dans son esprit, sinon dans sa lettre.

Qu'on l'approuve ou qu'on la redoute, qu'on la juge néfaste ou indispensable à la liberté individuelle, cette loi existe. Son vote ne fut pas enlevé au cours d'une de ces séances parlementaires où s'escamotent les textes. Elle fut précédée de discours, de congrès, de discussions dans les assemblées les plus diverses, de controverses doctrinales, de réunions publiques, et quand elle fut promulguée, on la considéra comme un acheminement vers des méthodes de dignité humaine que le passé n'avait point connues.

La loi de 1897 veut que le prévenu ne soit interrogé ou confronté qu'en présence de ses défenseurs : formule simple dont la réalité judiciaire offre le plus constant démenti.

« L'instruction, a dit le bâtonnier Fourcade à la tribune du Sénat, se déroule en trois actes : le premier est un rapide interrogatoire, le deuxième est constitué par l'expertise, acte essentiel. Enfin, l'instruction proprement dite qui, après l'expertise, n'est guère qu'une formalité.

« Or, souvent, les experts se reconnaissent le droit de demander aux inculpés des renseignements qui leur paraissent nécessaires, mais, sous ce prétexte, ils se livrent à de véritables interrogatoires des inculpés ou des témoins, interrogatoires qui se passent hors de la présence des défenseurs. Ce fut le cas dans l'affaire actuellement pendante du « fabricant d'or ».

M. Fourcade, dans ces conditions, demanda au Garde des Sceaux d'inviter les experts à n'entendre les prévenus qu'en présence de leurs avocats, ce qui était un rappel au respect dû à la loi fondamentale qui fut votée il y a 35 ans.

Si l'incident a eu l'ampleur d'un débat parlementaire, ce fut grâce à l'attitude énergique du défenseur de Dunikowski, M^r Henry Torrès, dont la grande voix sut exprimer une véhémence protestation et émouvoir les esprits les plus pondérés.

L'incident Dunikowski est maintenant réglé : le juge qui avait approuvé les experts, et qui avait paru ainsi se rallier à une procédure secrète d'où le contrôle et la contradiction de la défense auraient été systématiquement écartés, a compris qu'il s'était trompé et a admis les défenseurs à suivre les expériences.

Peu nous importe le cas individuel de Dunikowski. Est-il un inventeur génial ou un de ces escrocs dont la chronique judiciaire enregistre les exploits tous les quinze ou vingt ans ? La suite de l'instruction le dira.

Mais il était nécessaire de signaler à l'attention publique les paroles du bâtonnier Fourcade, qui ne manquera pas d'avoir un retentissement prolongé.



LE BILAN

La prison sous condition

C'est une excellente méthode qu'applique, à chacune de ses audiences, le président Noël à la 14^e Chambre du tribunal correctionnel de la Seine: très fréquemment il a à juger des maris en instance de divorce ou déjà divorcés qui laissent sans ressources leur femme, malgré l'ordonnance ou le jugement qui les a condamnés à payer une pension alimentaire.

Le président Noël a trouvé le bon truc pour contraindre les auteurs de l'« abandon de famille » à s'acquitter de leur dette: il prend sa grosse voix et annonce à l'inculpé qu'il renvoie l'affaire, suivant les circonstances, à un ou deux mois.

— Et tachez de trouver l'argent pour cette date, sinon, vous savez ce qui vous attend !...

La menace de la prison, à échéance fixe, est souveraine et, le terme arrivé, les mauvais débiteurs s'acquittent...

L'amour du noir

L'autre jour, à la 4^e Chambre du tribunal civil, se plaidait un curieux procès de divorce: curieux moins par le reproche que s'adressaient réciproquement les deux époux, reproche banal — Monsieur trompait Madame et Madame trompait Monsieur —, que par les détails qui furent donnés à l'audience.

Il résultait, en effet, d'une enquête précise faite par le mari que sa femme avait un penchant irrésistible pour les nègres et que la liste des hommes de couleur qu'elle avait élus pour amants était innombrable.

L'affaire se termina par un jugement aux torts réciproques.

Planche de « salut » !

Dans un chantier de Timisoara, en Roumanie, on arrêta, l'autre nuit, un cambrioleur. En l'interrogeant, le commissaire apprit qu'il s'appelait Negrea Constantin et qu'il était un des gardiens de la prison d'Arad.

L'inculpé alléguait pour sa défense que, depuis des mois, il ne touchait plus son salaire et que sa famille souffrait des plus terribles privations. Il en avait conçu un tel désespoir qu'il avait finalement adopté le seul moyen qui, d'après lui, pouvait lui procurer quelques ressources !

Trahi par son sourire

Un jeune homme passait l'autre jour devant un magasin de T. S. F., à Détroit, aux Etats-Unis, au moment précis où un haut-parleur annonçait l'arrestation de l'assassin de Billy Whistler. Le passant ne put retenir un sourire gouailleur qui parut suspect à l'un des vendeurs.

Aussitôt signalé à un agent, le jeune homme fut pris en filature, arrêté et soumis à un interrogatoire serré.

On apprit alors qu'il s'agissait du véritable meurtrier de Whistler...

Ce sourire révélateur a permis de libérer un innocent et fera peut-être que l'assassin s'assiera, un jour, sur la chaise électrique.

« Les Hommes Punis »

De nombreux lecteurs nous ont envoyé quelque argent pour soulager l'infortune et pour aider au retour de Marius Martin, libéré 4^{me} 2^{me}. Tous nous demandent d'ouvrir une souscription en faveur de cet ancien forçat. Nous les remercions de leur obole et de leur suggestion. Malheureusement si nous avons reçu l'argent et si nous l'avons transmis à Martin avec plaisir, nous ne croyons pas devoir obéir à la proposition: une souscription a, malgré qu'on en ait, un caractère d'obligation. Or, il s'agit ici d'un geste du cœur, d'un geste pitoyable qui doit être spontané et non pas répondre à un appel.

Nous rappelons qu'on peut envoyer en toute sécurité l'argent à cette adresse : Marius Martin, libéré 4^{me} 2^{me}, Poste Restante, Cayenne.

Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : *Néo Publicité*, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Le 5 janvier 1931, les frères François et Pierre Chapuis, demeurant ensemble 22, rue Brise-Echallas, à Saint-Denis, sont assassinés chez eux, une nuit. Il ne faut



De haut en bas : Les brigadiers chefs Holzer et Goret (à gauche), Pignet et Barrade (à droite), les quatre as de la brigade spéciale.

et il allait mettre la main au collet du coupable quand celui-ci se présenta à la P. J., se constituant prisonnier entre les mains de M. Guillaume.

Le 12 mai 1931, Pierrette Audoire était trouvée assassinée dans la chambre d'un hôtel de la rue des Tournelles. Son assassin avait pris la fuite par la fenêtre. L'enquête a pu établir d'une manière précise le signalement de cet individu. Au cours des recherches, un individu répondant à ce signalement fut interpellé, mais ne fut pas reconnu par les témoins. Celui-ci, Auguste Couderc, dit « Le Pointu », a néanmoins été arrêté, car il faisait l'objet d'un mandat d'arrêt du Parquet de Dragignan pour meurtre.

Le 17 mai 1931, Mlle Louise Ramette avait été assassinée à coups de fer à repasser dans un hôtel de la rue Descartes. Dans la même nuit, l'assassin qui avait pris la fuite était identifié; c'était son amant, Urbain, de nationalité belge, lequel avait déjà tiré sur une jeune fille deux ans auparavant et s'était enfui en Belgique. Le surlendemain, se sentant traqué, il se constituait prisonnier.

Le 1^{er} août 1931, Carlos de Tejada était trouvé mort dans sa chambre au 6^e étage, 28, rue de Maubeuge.



Les inspecteurs principaux de la brigade spéciale Buchmuller (à gauche) et Moreux (à droite).



Le décès remontait à huit jours. L'assassin est encore en liberté, mais la brigade spéciale possède suffisamment de renseignements pour qu'on puisse assurer qu'il ne le sera plus longtemps encore.

Le 12 septembre 1931, M. Ger-



nigou Pierre, 56 ans, fut trouvé assassiné dans une baraque, avenue Parmentier, à Fontenay-sous-Bois. L'auteur du crime fut identifié et arrêté le jour même. Il avoua son crime et dénonça son complice, Dagneau, âgé de 20 ans, qui s'était, le lendemain du crime, engagé à la Légion Etrangère. Dagneau fut arrêté 2 jours après à Marseille et ramené à Paris.

Le 9 octobre 1931, un nommé Curty était tué à coups de revolver, rue de la Mare; son meurtrier, Pierre Doucet, dit « Pierret », qui avait pris la fuite, était identifié et arrêté le lendemain. Il fournit un alibi qui fut détruit au cours de l'enquête et finit par avouer qu'il était bien l'auteur du meurtre de Curty.

Le 11 octobre 1931, M. Brunet disparaissait d'un hôtel, 132, rue Saint-Denis où il logeait. A la suite d'une longue enquête, Norbert Mouvalet, demeurant rue Arago à Puteaux, était arrêté le 25 novembre. Il nia être pour quoi que ce soit dans la disparition de Brunet. L'enquête permit d'arrêter, le 30 novembre, René Plisset, qui avoua avoir assisté à l'assassinat de Brunet et avoir aidé Mouvalet à immerger le cadavre dans la Seine, à Herblay.

Enfin, le 17 décembre 1931, l'Américain Richard Wall était assassiné par Guy Davin. Le criminel ne tarda guère à tomber entre les mains du brigadier Pignet.

Ainsi, plus de quinze crimes crapuleux ont été commis durant cette année, et, sur ces quinze crimes, un seul est resté impuni jusqu'à présent.

Tous les autres, grâce à l'habileté des inspecteurs de la brigade spéciale, ont reçu de sévères sanctions.

M. L.

FIN

VOILA L'HEBDOMADAIRE DU REPORTAGE

présente l'actualité la plus vivante et les documents les plus sensationnels de l'époque

SES REPORTERS FONT POUR VOUS LE TOUR DU MONDE

Cette semaine: **GENEVE BOMBARDÉE**, par L. Lafzarus
BERLIN, Front d'Airain, par Pierre Scize
NAPLES, Naissance de Carnaval, par Combaluzier
CHANGHAÏ 1932, par Christiane Fournier
BARCELONE, Trésor espagnol, par Marius Lariqué
PARIS, Carnavals interlopes, par Alain Bossard
NEW-YORK, Burlesques, par Marc Real

Dans le prochain numéro: **MÉMOIRES DE GUALINO**

Une maison basse comme il y en a tant dans la campagne girondine, avec deux buis sombres de chaque côté de l'entrée.



Bordeaux
(de notre correspondant particulier.)

Lucien Papillaud poussa la porte de la maison maternelle. C'était la dernière du village, une maison basse comme il y en a tant dans la campagne girondine, avec ses deux buis sombres de chaque côté de l'entrée.

Lucien Papillaud était heureux de revoir sa vieille maison. Il revenait de l'hôpital de Blaye, où il venait d'être soigné pendant plusieurs mois, à la suite d'un accident de motocyclette. Un ami l'avait conduit à Lariade en auto. A peine descendu, il courut à la porte du chai, mais s'étonna de ne point voir sa mère l'attendre sur le seuil.

Il lui avait écrit, la veille, annonçant son arrivée. Or, détail curieux, les volets étaient fermés. Et malgré le soleil qui, ce jour-là, devrait les pampres, tout avait un tel aspect de tristesse et d'abandon qu'une terrible angoisse le saisit.

Le jeune homme appela : pas de réponse. Puis, lentement, pénétra dans la première pièce, vit la porte de la chambre entr'ouverte, s'avança et, là, pétrifié, entendit des gémissements et des râles.

Ils venaient du lit où sa mère était étendue... Il ne put voir tout de suite l'affreuse plaie de la tête, enveloppée de linges tachés de sang. Mais lorsqu'il eut poussé les volets, il se rendit compte de l'horreur du drame.

Sa mère était là, râlant, le crâne fendu. Ne perdant pas une minute, il la fit transporter à cet hôpital de Blaye, d'où lui venait de sortir guéri. Deux heures après, Mme Papillaud, qui n'avait pas repris connaissance, rendait le dernier soupir. Elle avait eu une atroce agonie...

■ ■ ■

Comme toujours, médecin et policiers s'efforcèrent, tout d'abord, de préciser l'heure du crime. Ils tombèrent d'accord pour le faire remonter au mardi 26 janvier, vers 17 h. 30.

Or, Lucien Papillaud n'arriva à Lariade que le lendemain mercredi à 16 heures. La malheureuse femme était donc restée près de vingt-quatre heures, luttant désespérément contre la mort, seule dans cette maison isolée des autres, impuissante à appeler à l'aide...

Mais comment le drame avait-il pu se dérouler ?

Peu d'indices s'offraient aux inspecteurs de la police mobile et aux gendarmes, hors de la disparition du magot de Mme Papillaud — une centaine de mille francs en argent et en titres — qu'on lui savait caché au chai, dans un trou de la muraille, masqué par une pile de bouteilles.

Or, dans le trou béant, le coffret avait disparu. Et là, des taches de sang, des éclats de verre marquaient l'endroit du crime.

Les enquêteurs purent ainsi, peu à peu, reconstituer les phases du drame :

« L'assassin est un familier de la maison. Il frappe à la porte. La propriétaire le reconnaît et ne fait aucune difficulté pour lui ouvrir.

« Voici l'homme dans la place. Il sait que la maison voisine n'est pas habitée, et

Les pampres rouges

raillé, caché par une pile de bouteilles. Elle se baisse. Il se saisit d'une bouteille à verre triple. Deux ou trois fois, le bras s'abaisse. Mme Papillaud s'effondre, assommée, la tête fendue.

« Que se passe-t-il alors ? S'affole-t-il ? A-t-il un éclair de pitié pour la malheureuse qui gémit sur le sol, perdant son sang ?

« Il soulève le corps pantelant et le transporte du chai dans la chambre. Il l'étend sur un lit et entoure la plaie de la tête d'une sorte de pansement.

« Veut-il naïvement faire croire à un accident ?

« Il lave en tout cas le plancher taché de sang. Mais il le lave mal. Il reste des traces. Et il oublie de faire disparaître la bouteille avec laquelle il a frappé, l'arme du crime.

« Il n'a plus qu'une idée maintenant : échanger son costume contre un autre.

« Idée baroque qui va le perdre : il s'empare d'un pardessus neuf, d'un veston et d'une culotte de velours appartenant au fils de la victime. Il chausse ses bottes montantes.

« Et il oublie son propre pantalon et ses propres souliers dans un coin de la chambre.

« Tenez, les voilà ! »

Un des inspecteurs tendit à Lucien Papillaud un pantalon et des souliers qu'il ne reconnut pas. Mais peut-être, dans le village, pourrait-on les reconnaître...

— En effet, dit quelqu'un, c'est le pantalon de l'Alsacien...

L'Alsacien ? Charles-Léon Harster ? Ce garçon estimé de tout le village, travailleur, correct, irréprochable ?

Tout de suite on se souvient des curieuses circonstances qui l'avaient fait échouer, il y a huit ans, dans ce petit village girondin. Né à Pfstadt, dans le Haut-Rhin, il se disait un enfant perdu par les siens lors de l'avance, puis du recul des troupes françaises en Alsace en 1914.

Il avait été alors adopté tantôt par des

constances plus troublantes encore, non seulement il avait disparu, mais encore, à son domicile, la police trouvait, en perquisitionnant, un phono et des disques volés au château voisin de Saint-Genès.

Avait-il donc une vie secrète, une double existence ?

Et dans cette phrase prononcée par lui, six jours avant, devant deux vignerons de Saint-Antony : « Ne m'attendez pas mercredi, je pars », fallait-il voir l'aveu de la préméditation du crime !

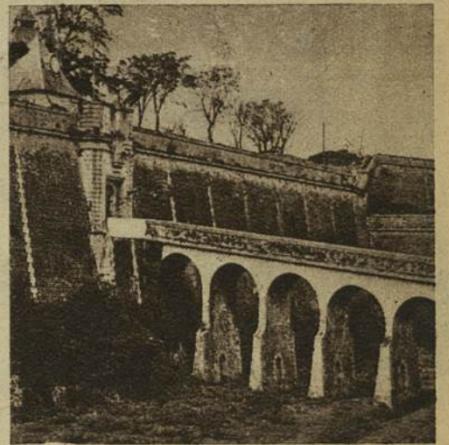
Il n'y eut, à cette nouvelle, qu'un cri dans le village :

— C'est lui l'assassin.

Tout l'accuse, en effet : la soudaine disparition, la découverte de son pantalon et de ses souliers dans la maison de la victime, le témoignage d'un habitant qui l'avait vu, le mercredi matin, rôder dans les fourrés des fossés de la forteresse de Blaye.

Cherchait-il alors à se débarrasser des titres nominatifs inutiles du coffret compromettant ?

Toutes les gendarmeries environnantes ont reçu le signalement de l'Alsacien : blond, yeux clairs ; taille 1 m. 68, corpulence moyenne, pardessus foncé, culottes



On avait vu le meurtrier rôder dans les fourrés de la forteresse de Blaye.

de velours, bottes montantes dites « d'aviateur ».

L'Alsacien a eu trois jours pour mettre une frontière entre les gendarmes et lui. Trois jours pour s'embarquer, à Bordeaux, sur un paquebot en partance...

Cependant, contre toute attente, l'homme traqué devait bientôt tomber entre les mains de la police, alors qu'il essayait à la Palisse de troquer une bicyclette qu'il venait de voler.

Ce soir-là, la brume descendait sur le petit cimetière où les fossoyeurs ont ouvert, l'autre semaine, le caveau de la famille Papillaud.

Louis PALAUQUI.

On le croyait parti pour l'Afrique, car il avait eu trois jours pour s'embarquer.



La police mobile et la gendarmerie enquêtent à Saint-Antony.

L'Alsacien, Charles-Léon Harster (ci-contre), était donc devenu assassin ?

que l'habitation la plus proche est à une vingtaine de mètres.

« Il est donc bien seul, à l'abri de toute curiosité, devant cette femme à demi-infirmes. Aussi n'hésite-t-il pas. Sous menaces, il l'oblige à le conduire à la cachette du magot.

« En tremblant, la pauvre femme suit le couloir qui mène au chai, à l'intérieur de la maison. Terrorisée, elle indique la cachette.

« Le coffret est dans un trou de la mu-

régiments français, tantôt par des régiments allemands, et avait mené durant de longs mois une vie périlleuse et errante.

A la fin de la grande tourmente, il avait pris la route, nanti d'un maigre pécule. Et c'est un soir d'été, en 1924, que son aventureuse destinée le conduisit à Saint-Antony, las enfin des aventures.

Le village lui plut. L'accueil des habitants, lui fut cordial. Il resta. Le travail ne manquait pas. On l'employa, de ci-de là, dans les vignobles. Pas un seul jour, il ne resta inoccupé.

Il y a deux ans, il s'était absenté pour aller faire son service militaire, puis revint prendre sa place au village, toujours courageux. Il avait vingt-trois ans.

Or voici qu'on trouvait des effets lui appartenant dans la maison du crime. Cir-

CEUX QU'ON



L'Arménien Abramian qui tira des coups de revolver sur des prêtres, rue J.-Goujon

L'entrée de Sainte-Anne (ci-dessous), un des trop rares asiles d'aliénés de Paris.



OMME tous les ans à la même époque, il y a eu, ces jours derniers, de nombreux drames de la folie. Dimanche dernier encore, un déséquilibré, Jean Hamus, blessait au visage, dans un train, M. Dorrier, commissaire aux délégations judiciaires, qu'il n'avait jamais vu jusque-là. L'autre jour, un médecin qui, à Hendaye, occupait une situation importante, a tué son père. A Lille, Mme Leplat, qui avait tiré cinq balles sur un psychiatre, a pris la fuite, et plus d'un Lillois a vécu dans l'appréhension du nouveau crime qu'elle pouvait commettre. A Paris, voici dix jours, un homme, M. Garnier a tué sa femme qui était devenue folle, car la folie, à la suite de sa peine immense, avait aussi gagné son cerveau. Étaient-ils donc de ces déséquilibrés, dont les réactions se manifestent si clairement qu'il suffit de les voir pour se dire que leur place est parmi les aliénés ? Nullement. Ils avaient l'apparence de gens calmes, un peu déprimés nerveusement peut-être, mais nullement dangereux. Leur folie était d'autant plus redoutable qu'elle était, en apparence, insoupçonnable. Un homme non prévenu, mis en leur présence à l'asile, les eût crus victimes d'un internement arbitraire. Et pourtant, leur penchant pour la vengeance n'est sans doute pas tari.

Tel est le drame des gens qu'on ne juge pas, qu'on ne peut pas juger selon les règles ordinaires. Drames de demi-fous, dit-on. Drames de fous !...

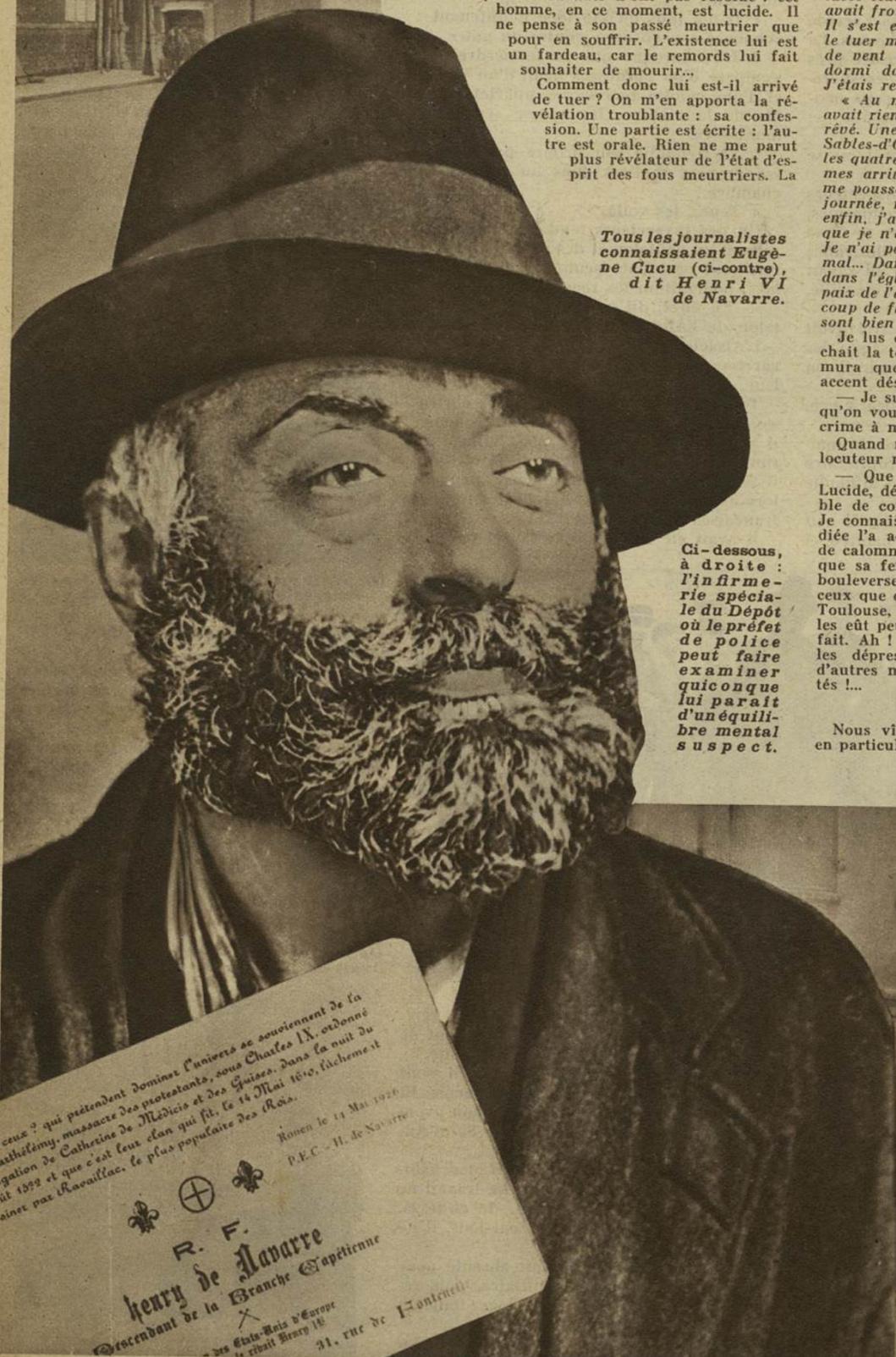
J'interrogeais à ce sujet quelqu'un qui, de par sa fonction, est à même de connaître le passé et les réactions des fous meurtriers. Justement, il parlait en tournée d'inspection dans les asiles. Je lui demandais la permission d'être de quelques-uns de ses voyages. Voyages dramatiques !...

C'est un bien grand mystère que celui qui pèse sur certains fous assassins. Ne peut-on se prémunir contre leur déséquilibre meurtrier ? J'avoue que je me suis moins préoccupé du pittoresque de leur actuelle existence que de cet important problème.

J'ai vu Siavy. Siavy est ce fourreur de la rue des Petits-Champs, homme honorable, qui étrangla, le mois dernier, ceux qu'il aimait plus que tout au monde, sa femme Adrienne et son enfant Roger. On lui a fait grâce de la prison. Il est maintenant parmi les aliénés. Enigme troublante que les savants n'ont pas résolue : cet homme, en ce moment, est lucide. Il ne pense à son passé meurtrier que pour en souffrir. L'existence lui est un fardeau, car le remords lui fait souhaiter de mourir...

Comment donc lui est-il arrivé de tuer ? On m'en apporta la révélation troublante : sa confession. Une partie est écrite : l'autre est orale. Rien ne me parut plus révélateur de l'état d'esprit des fous meurtriers. La

Tous les journalistes connaissent Eugène Cucu (ci-contre), dit Henri VI de Navarre.



Ci-dessous, à droite : l'infirmerie spéciale du Dépôt où le préfet de police peut faire examiner quiconque lui paraît d'un équilibre mental suspect.

première confession écrite était entièrement contenue dans une lettre envoyée par Siavy à l'un de ses proches. J'y trouvai le drame en son entier.

« Je suis un monstre, a-t-il écrit. Comment le suis-je devenu, je me le demande encore. Il a fallu que je voie les journaux pour bien me convaincre que je n'ai pas rêvé. Moi, si bon, adorant ma chère Adrienne et mes bambins ! J'ai fait cette chose horrible. Une force invincible m'a poussé. J'ai suivi mon destin. J'ai bien du mal à rassembler mes souvenirs. Ma tête, ma pauvre tête ! Quelle torture !... »

« C'est à la suite d'une longue obsession que j'en suis arrivé là. Ma pauvre Adrienne était en proie à des découragements que, en plus de mes soucis commerciaux, j'essayais de combattre. Pour échapper aux peines qu'elle se créait, elle m'incitait à mourir par le gaz !... Son idée avait fini par m'obséder, au point que je ne pensais qu'à céder à ses suggestions : — Qu'ils sont heureux, ceux qui sont morts, me disait-elle, en se serrant contre moi. Ah ! ne plus se réveiller ! »

« Comment m'est-il arrivé de faire monter le tuyau à gaz du radiateur jusque dans l'atelier ? L'idée de nous supprimer me revenait, lancinante. Le gaz pouvait ne pas agir. J'eus l'idée diabolique de tuer Adrienne avec un pilon. Je m'approchai de son lit, pendant son sommeil. Je lui murmurai « Lonjour ! », puis, je crois que j'ai frappé, deux coups, trois coups. Elle a appelé notre fils, Jeannot. Je l'ai serrée. Nous avons roulé tous les deux sur le plancher... »

« L'enfant s'est réveillé. Il a vu sa mère étendue, morte. La fièvre me donnait le goût du mensonge. Je lui ai dit qu'Adrienne était malade, qu'il fallait se lever, partir, pour aller chercher un médecin. Nous avons pris le train pour Verneuil, où mon autre enfant Roger était en pension. Je ne savais pas comment faire pour nous supprimer tous les trois. Nous avons mangé sur l'herbe, en lisant des images. Les enfants ont joué dans le bois, comme des fous, sans contrainte. A la tombée de la nuit, nous sommes revenus le long des quais. J'ai dit à Jean que j'avais perdu mon porte-monnaie. Il s'est écarté de notre route. Alors, j'ai accompli un nouveau geste meurtrier. J'ai tué Robert. Ça m'a pris d'un seul coup. Le pauvre chou ne s'est rendu compte de rien.

« Jean est revenu. Il cherchait son frère. Je l'ai calmé. Ma fièvre était tombée, mais mes idées étaient les mêmes. Il avait sommeil ; il avait froid. Je l'ai recouvert de mon pardessus. Il s'est endormi sur mon cœur. Le courage de le tuer m'a manqué. Quelle nuit ! Une tempête de vent et une lune bien claire... Je n'ai pas dormi dans la crainte que Jeannot soit mal. J'étais redevenu père... »

« Au matin, j'ai acheté les journaux. Il n'y avait rien sur mon crime. J'avais donc peut-être rêvé. Une idée me vint, celle de partir pour les Sables-d'Olonne. De revoir les endroits où tous les quatre nous avions été heureux. Nous y sommes arrivés le lendemain. Un impérieux désir me poussait à marcher. Jeannot, enchanté de sa journée, m'accablait de tendresses. A Bressuire, enfin, j'ai lu les journaux. Ils m'ont confirmé que je n'avais pas été le jouet d'un cauchemar. Je n'ai pas lu les détails, tant ils me faisaient mal... Dans la matinée, j'ai été avec Jeannot dans l'église de Bressuire, pour y chercher la paix de l'âme. J'ai prié ardemment. Mettez beaucoup de fleurs sur ceux que j'ai tant aimés ! Ce sont bien mes dernières volontés. »

Je lus cela, puis je regardai le fou. Il se cachait la tête dans ses mains. Mon ami lui murmura quelques mots. Siavy répondit avec un accent désespéré :

— Je suis un monstre. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. Qu'on laisse surtout ignorer mon crime à mon fils...

Quand nous nous fûmes éloignés, mon interlocuteur murmura :

— Que pouvons-nous faire de cet homme ? Lucide, désespéré aujourd'hui, n'est-il pas capable de commettre demain un nouveau crime ? Je connais son mal secret. Une ouvrière congédiée l'a accablé autrefois de lettres remplies de calomnies. Il n'a pas eu le courage, pas plus que sa femme, d'aller confier à un médecin le bouleversement de son esprit. Un conseil utile, ceux que donnent le docteur Dupouy, le docteur Toulouse, de l'Institut de prophylaxie mentale, les eût peut-être sauvés. Maintenant, le mal est fait. Ah ! si l'on prenait l'habitude de soigner les dépressions nerveuses comme on soigne d'autres maladies, que de crimes seraient évités !...

Nous vîmes ensuite d'autres misérables. Et, en particulier, Mme Duterrier, qui tua, l'an der-

nier, d'un coup de revolver, un chef de bureau du ministère des Finances, M. Lecoq. Elle allait et venait, en apparence calmée, dans la cour d'un autre asile. Mon guide la questionna sur l'état de sa santé. Elle répondit qu'elle allait bien et que, d'ailleurs, « elle n'avait jamais été folle ! »

— Vous savez bien que je me suis bornée à faire mon devoir ! murmura-t-elle.

On me raconta son histoire. M. Lecoq, un collègue de son mari défunt, avait été témoin à leur mariage. Quand M. Duterrier mourut, M. Lecoq s'occupa, obligeamment, en tout bien, tout honneur, des affaires de la veuve. Elle tomba amoureuse de lui et lui demanda de l'épouser. M. Lecoq, qui était célibataire, lui répondit que, pour se marier, il faut se bien connaître, et il accepta d'engager avec elle une correspondance amicale. Mal lui en prit. Mme Duterrier alla jusqu'à s'envoyer des lettres anonymes injurieuses, pour contraindre M. Lecoq à l'épouser. Il s'efforça de la ramener à la raison. Il fit preuve de patience, puis, enfin, il rompit. Dès lors, la folle ne cessa de le poursuivre. Elle accusa le fonctionnaire d'avoir empoisonné son mari ; elle fit mine de vouloir se tuer chez lui. Elle acheta un revolver et s'exerça au tir. Ce revolver, elle le montra à plusieurs personnes, tout en exhalant des rancunes imaginaires. Elle menaçait M. Lecoq de le tuer ; dix personnes le savaient et nul n'eut le courage civique de prévenir le préfet de police, de faire soumettre la détraquée à une surveillance, voire à un examen mental !... Enfin, elle réalisa son dessein et tua M. Lecoq devant sa maison, comme il passait... Alors et alors seulement on se préoccupa de l'empêcher de nuire...

Le cas de cette femme démontre bien que le public a parfois une part de responsabilité dans les crimes des fous, reprit mon interlocuteur. C'est sauver la vie à bien des gens, que d'attirer parfois l'attention sur les faits et gestes des alcooliques et des déséquilibrés.

« Je puis vous citer l'exemple de la femme Bonnefoy qui assaillit de lettres incohérentes des personnages publics et qui en arriva à tuer un leader royaliste. Il était bien temps de l'arrêter, après le crime !... Qui a signalé le danger que pouvait faire courir Mme Anzieu, qui, l'autre année, blessa au doigt Huguette ex-Duflos ? Elle avait cependant accablé de supplications des hommes de lettres, souvent célèbres, et son obsession pouvait paraître lourde de menaces aux moins avisés.

« Il y a vingt exemples analogues. En août dernier, un Arménien, connu sous le nom d'Abramian, tira plusieurs coups de revolver sur les prêtres qui officiaient dans la chapelle arménienne de la rue Jean-Goujon. Il avait attendu le moment où les fidèles baissent l'évangile et défilent devant les officiants. Il murmura : — Je suis malheureux ! et, comme on ne lui répondait pas, il fit feu. Quand on l'arrêta, il déclara ne rien regretter, car il avait obéi à une voix intérieure ! Or, cet homme était en proie à l'obsession depuis de longs jours. Sa vie passée expliquait d'ailleurs son déséquilibre mental : son père et sa mère avaient été fusillés par les bolchevicks ; un de ses plus intimes amis avait été conduit au supplice par un faux prêtre blanc ; lui-même avait été enterré vivant dans un trou d'obus et avait subi une commotion. Quelques jours avant le crime, il confia les appels de ce qu'il nommait sa « voix intérieure » à des médecins. Nul n'eut le courage de l'empêcher de nuire. Eût-il été soigné — fût-ce par force — il serait peut-être aujourd'hui guéri et le sang n'aurait pas coulé.

« Qui s'est préoccupé de mettre un terme à la rage d'un ancien condamné aux travaux publics, Verger, qui menaçait pendant plusieurs semaines les employés du Ministère des Pensions, jusqu'à ce qu'il en arrivât à blesser un intendant militaire ? On avait peur de lui cependant. Nul ne se chargea d'obliger les pouvoirs d'ordre à le défendre, contre sa colère, fût-ce malgré lui.

« Personne n'a porté plainte contre Belaviqua, un malheureux Italien qui, se croyant persécuté par les locataires d'un immeuble, 4, rue Traversière, effrayait ses voisins par ses menaces et qui tira deux coups de revolver sur un passant qu'il connaissait à peine, M. Boissy...

« Le public se défend mal contre les fous. D'autant que toutes les folies ne sont pas dangereuses, qu'il en est de curables, que l'hygiène mentale est aussi nécessaire à certains êtres que l'hygiène physiologique et qu'on a créé à Paris des centres de traitement qui ne sont pas des asiles d'aliénés, où l'on entre librement et d'où l'on peut sortir librement... »

Nous avons continué notre voyage et j'ai pu voir bien des malheureux qui ne seraient peut-être pas devenus des assassins si, connaissant

« ceux » qui prétendent dominer l'univers se souviennent de la cathédrale, massacre des protestants, sous Charles IX, ordonné par Catherine de Médicis et des Guises, dans la nuit du 24 au 25 Mai 1572 et que c'est leur clan qui fit, le 14 Mai 1610, lâcher le poignard sur le roi Louis XIII, le plus populaire des Rois.

Rouen le 14 Mai 1926
P.E.C. - H. de Navarre

R. F.
Henry de Navarre
Descendant de la Branche Capétienne
des États-Unis d'Europe
11, rue de Fontenay

NE JUGE PAS

mieux le danger de toute folie, fût-ce de la folie passionnelle, on avait prévenu à temps leurs réflexes meurtriers.

Tel est Tripiet, un dévoyé, avait fait la connaissance d'une femme élégante, Mlle Montot, dans une maison d'automobiles, où il était vendeur. Cultivé, ayant bourlingué dans les deux mondes, Tripiet était séduisant. Il se plut dans l'appartement de son amoureuse ; il lui dilapida une petite fortune. Quand elle fut lasse de lui, elle le chassa et demanda protection à un nouvel ami, Tripiet, ne s'accommodant pas facilement d'une séparation qui lui coûtait cher, acheta un revolver. Il annonça à tout un chacun et même à son hôtelier son intention de se venger. Il l'annonça même à son ancienne maîtresse. Au lieu de se prémunir contre lui, elle lui donna rendez-vous. Il lui tira six balles dans la poitrine. Quand on l'examina, on découvrit qu'il était fou à lier.

Autre triste héros, Eugène Cucu, dit Henri VI de Navarre. Toutes les rédactions de Paris ont connu cet étrange personnage. Il portait la barbe à la Henri IV. Il racontait ses aventures. N'aurait-il pas rendu visite à son cousin, Guillaume II, à Doorn, aux Orléans, aux Guise, au pape ? Il décrivait avec facilité sa généalogie fantasque. Le clochard en arriva à se mettre en ménage avec Clotilde Duffield, plus connue dans les bars de nuit sous le nom de Maria-Félicita-Clotilde de Champagne. Ils habitaient dans la chambre d'une paralytique, Mme Laschi. Un soir, Henri de Navarre eut une discussion avec sa maîtresse, et, comme elle le bousculait, il lui serra le cou. Puis, du ton le plus naturel, il vint annoncer à la paralytique :

— Elle est morte !...
Maintenant, à l'asile, Cucu, dit Henri IV de Navarre, sourit dans sa barbe, et murmure :

— Ici, je passe pour un fou !...
J'ai vu Mozon qui, en juillet dernier, tira un coup de revolver sur Mme Lenfant. Cet homme avait la maladie de la fugue. Il restait des années sans rentrer chez lui ; quand il revenait, c'était pour menacer sa femme et ses cinq enfants. Il paraissait si redoutable qu'on le logeait dans un cabanon, au fond d'une cour, et que, seul, l'aîné de ses enfants osait l'affronter pour lui apporter un peu de nourriture. Il était dangereusement fou et on ne voulait s'en apercevoir que lorsqu'il se déchainait...

J'ai vu Suzanne R..., qui frappait régulièrement sa mère, malade, l'incitant à mourir avec elle. Tous leurs voisins, tous leurs proches étaient au courant de son étrange folie. Quand on entendait la mère hurler, appeler au secours, on se contentait de dire :

— Tiens, Suzanne bat encore sa mère !...
En décembre dernier, elle crut avoir trouvé le moyen de tuer sa mère, puis de se donner la mort. Elle se prépara au sacrifice en buvant un demi-litre de rhum. Le sacrifice commença par un essai d'électrocution. Cela ne réussit pas. Alors, Suzanne R... entailla le bras de sa mère, pour lui ouvrir les veines. Enfin, elle la frappa d'un marteau. Quand on l'arrêta, elle murmura simplement :

— Je regrette de n'avoir pas réussi...
J'ai vu Louis Schepp, qui, pendant des crises de jalousie, menaçait sa femme de la tuer et qui, enfin, tira sur elle... J'ai vu Martin Mugens, qui menaçait à tout propos ses proches d'un couteau et qui en arriva à mutiler sa fille, au visage. J'ai vu Karwois, qu'une jalousie tenace et imaginaire poussait depuis longtemps au crime... Quelques-uns de ces hommes avaient déjà été internés. Leurs familles les avaient fait libérer, car il n'est rien qui ressemble plus à un homme raisonnable qu'un fou calme. Eux-mêmes prétendaient être sous le coup d'un internement arbitraire et leurs médecins n'avaient pas eu le courage de leur refuser une liberté qu'ils croyaient mériter.

J'ai transcrit plus haut un voyage qu'on

m'a fait faire et des récits que l'on m'a faits. Quand mon interlocuteur eut terminé, je lui manifestai mon étonnement.

— On ne peut cependant pas, dis-je, garder dans les asiles des malades qui, autrefois, considérés comme dangereux, sont peut-être guéris !

— Sans doute, me répondit-il. Je sais aussi bien que vous ce qui nous manque. Il faudrait qu'à côté des asiles fussent nées des maisons de convalescence, où il serait possible de juger de la possibilité de réadaptation de certains malades. Ils pourraient être là en état de demi-liberté. Et l'examen qui serait fait de leurs actions et de leurs réactions éviterait peut-être bien des drames...

■ ■ ■

Nous sommes arrivés, en fin de voyage, dans un asile mixte, où mon guide m'a désigné un homme, puis une femme.

— Voilà, me dit-il, un homme que la clairvoyance de ses parents a empêché de devenir un assassin. Cet homme est un intellectuel ; c'est même un peintre connu. Le mal mental qui le rend dangereux l'a déjà fait hospitaliser, il y a trente ans. Il s'était évadé de l'asile et ses parents avaient obtenu de le garder avec eux... Depuis plusieurs années, il était en proie à une obsession lancinante. Il se croyait poursuivi par des haines inconnues. Tout passant était un ennemi. Il voyait la police partout. Il lui arriva de frapper des badauds. Un commissaire de police lui fit une réprimande sévère : désormais, il se contenta de bousculer les promeneurs. Il en arriva à se calfeutrer dans sa chambre, à vivre dans une obscurité continuelle, à percer des meurtrières dans le mur. Il accusait ses proches d'être de complicité avec ses ennemis. Un commissaire de quartier, prévenu, déclara qu'il ne pouvait intervenir, le dément n'étant pas, semblait-il, inquiétant... C'est ce que disent souvent les commissaires de police aux plaignants. On les a tellement accusés de favoriser les internements arbitraires qu'ils craignent tous d'être mis dans un mauvais cas. Un de ces magistrats conseilla néanmoins aux parents alarmés de s'adresser au préfet. Le préfet de police à Paris, en ce qui concerne les gens suspects de démente, un pouvoir quasi discrétionnaire. Il a à sa disposition des inspecteurs spécialisés et il lui est toujours possible d'exiger d'un malade suspect qu'il soit soumis à l'examen d'un médecin psychiâtre.

La Préfecture intervint donc. Il était temps. Le dément travaillait à la construction d'un explosif, assez puissant pour faire sauter tout un immeuble...

Nous examinâmes ensuite la femme. C'était une blonde menue, au visage inexpressif.

— Cette femme a été protégée contre une mort tragique et le temps n'est pas très éloigné où elle sera rendue à la liberté. C'était cependant une folle non dangereuse, mais qui pouvait le devenir. Sa folie était étrange. Elle avait aperçu, un jour, à la gare de l'Est, un modeste employé, un amputé d'un bras et d'une jambe, et, bien qu'elle eût vu cet homme pour la première fois, elle en était devenue amoureuse. Elle lui fit des déclarations d'amour enfiévrées et revint régulièrement, bien que, régulièrement, on la mit à la porte. Cela fit scandale et l'employé manqua d'être révoqué. La justice ordinaire étant à peu près incompétente, cet homme se montra décidé à tuer l'amoureuse tyrannique, à qui il n'avait jamais donné aucun gage. On se décida alors à faire surveiller la folle et il ne fut pas difficile d'acquiescer la preuve de son dérangement cérébral. On l'a donc arrêtée, puis soignée...

— C'est un bien dramatique problème que celui des fous-assassins !... murmurai-je.

— Plus dramatique que vous le supposez, conclut mon interlocuteur. L'autre jour, on a jugé et acquitté, en Cour d'assises, une femme qui avait tué son mari qui la torturait. Elle n'avait fait que se défendre contre un fou, mais, au lieu de le tuer, elle aurait mieux fait de le faire soigner. En réclamant une mesure préventive, elle se fut évité un remords !...

Henri DANJOU.



Lucide, désespéré aujourd'hui, Siavy n'est-il pas capable de commettre demain un nouveau crime ?



Tous les aliénés ne sont pas comme ces, déséquilibrés dont les réactions se manifestent si clairement qu'il suffit de les voir pour se dire que leur place est dans un asile.

FATS DIVERS

Un étrange coup de folie

Combronde (de notre correspondant particulier).

R IEN n'avait été changé ce matin-là dans les calmes habitudes de Jean Guyot. On l'avait vu, dans l'école des filles dont sa femme était directrice, vaquer avec son calme ordinaire à de menus travaux. Puis, soudain, vers dix heures, il était descendu, sans but apparent, dans la cour de l'école.

Comme il se dirigeait de nouveau vers la cuisine, il croisa dans l'escalier une institutrice-adjointe qui logeait également dans l'établissement.

— Mademoiselle Charbonnier, le journal est-il arrivé ?

— Vous savez bien, monsieur Guyot, que ce n'est pas encore l'heure du courrier.

Jean Guyot continua son chemin, puis, parvenu à son appartement où sa femme était occupée, il prit brusquement la décision, voyant la clef sur la serrure, de l'enfermer.

Il se dirigea ensuite vers la cuisine et, là, s'empara d'un fusil. Le chargea-t-il à cet instant ? Ne le chargea-t-il



Les habitants de Combronde allant à la messe entendirent les coups de feu de la maison du drame (à droite).

de la malheureuse institutrice. Dans le brouhaha, on n'entend pas la troisième détonation. Des voisins accourent de toutes parts. L'écho du drame se répercute jusqu'à l'intérieur de la petite église où les familles endimanchées sont réunies.

On relève enfin Mlle Charbonnier. On veut la transporter dans la cuisine. Sachant que son agresseur s'y trouve encore, elle a la force d'articuler : « Pas là, il me tuera. »

Et les gendarmes accourent à leur tour. Avec de grandes précautions, ils poussent lentement le battant de la porte, après avoir fait les sommations d'usage. Et voici l'horrible spectacle qu'ils rencontrent : le meurtrier est là, à genoux, le visage ensanglanté. Il presse convulsivement contre la plaie de sa blessure un coussin qui se trouvait sur une grande chaise d'osier. Et cet homme qui, d'une balle dans la tête, vient de s'arracher les yeux, qui ne voit plus, qui ne peut plus parler, ce blessé que l'on croit mort, se relève, marche au hasard, les bras ballants.

Les assistants se reculent, effrayés. Sur cette face effroyablement martyrisée, le sang coule à flots, de la blessure horrible. Seul, le cerveau est resté intact dans ce visage de cauchemar.

Aidé de ses gendarmes, le maréchal des logis Chabrier put escorter le malheureux et le soutenir jusqu'à une auto mandée en hâte.

Et l'on vit cet homme, qui avait la tête atrocement mutilée, descendre les escaliers lui-même et monter seul dans l'auto. Jusqu'à Riom, à 10 km. de là, il resta tranquillement assis dans la voiture. Puis, comme il l'avait fait au départ, il monta lui-même les escaliers de l'hôpital de Riom pour se coucher sur le lit dont il ne devait pas se relever. Son agonie devait durer sept heures. On essaya de l'interroger. Il ne put répondre que par des gestes incohérents.



A quelques mètres de là, des croix se dressent.

On ne comprend à peu près rien au geste insensé de Jean Guyot. On sait seulement qu'il n'était pas en parfait accord avec sa femme depuis quelques mois. A la suite d'une discussion, la jeune institutrice a-t-elle pris parti pour la directrice contre son mari. On ne peut encore l'affirmer. Une intrigue entre la victime et Jean Guyot était en tout cas peu vraisemblable.

Qu'était donc Jean Guyot ? Pour le procureur de Riom, un fou que l'on aurait enfermé s'il ne s'était fait justice. On a retrouvé dans ses papiers des lettres incohérentes qu'il adressait à des correspondants inconnus. On savait aussi que, depuis quelque temps, à la suite d'embarras d'argent résultant de la descente des valeurs, il était devenu un peu sombre. Et, pourtant, rien ne laissait supposer que le calme apparent de cet homme heureux et sans passion cachait une double vie où la folie de son imagination se donnait libre cours.

Pierre ARGILLET.



A Riom, le magasin d'épicerie du père de la victime.

pas ? On ne le saura jamais.

Toujours est-il que quelques secondes à peine s'étaient écoulées quand on entendit un coup de feu et presque aussitôt un second.

Jean Guyot venait de tirer à bout portant, sans épauler, sur l'institutrice qui, un seau d'eau à chaque main, remontait chez elle.

A quelques mètres de là, sur la place de l'Eglise, où se dressent des croix vers un ciel sans nuages, les habitants se rendent à la messe ; on a entendu les coups de feu, puis, peu après, les cris angoissés



On court à la mairie prévenir les autorités que l'adjointe de l'école venait d'être assassinée.

SUCCÈS ! L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 C E), Londres W. 1

LES DOCUMENTS DU SIÈCLE 9^{fr}

Paul Bringuier

Les bons la loi



NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

LES DOCUMENTS DU SIÈCLE 9^{fr}

K. Manikovsky et N. Chalachow

L'Amour Soviétique



NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

LES DOCUMENTS DU SIÈCLE 9^{fr}

Collinson Owen

Les trois du crime



NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

LES DOCUMENTS DU SIÈCLE 9^{fr}

Carla Jensen

J'espionne...



NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

Rue Dupuytren, 9 - PARIS

Vous Réussirez. - Comment ?

...en développant la puissance insoupçonnée qui est en vous et qui par la volonté vous conduira au succès.

Les forces psychiques ne sont plus maintenant l'apanage exclusif de quelques rares initiés s'en servant suivant leur instinct pour le BIEN ou pour le MAL. Aujourd'hui, grâce à une méthode simple, tout le monde peut posséder les sciences du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion aussi bien que de l'influence personnelle, et grâce à elles arriver au SUCCÈS.

Si vous voulez RÉUSSIR, VAINCRE, RETIRER DE LA VIE LE PLUS D'AVANTAGES POSSIBLE, L'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE vous aidera et pour cela son service de propagande distribue gratuitement 25.000 exemplaires de son ouvrage : LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES.

Ce livre, d'un puissant intérêt, illustré de superbes reproductions photographiques, vous montrera comment, en peu de temps, sans rien changer à vos occupations habituelles, vous parviendrez à développer votre VOLONTÉ, votre MÉMOIRE, CORRIGER LES MAUVAISES HABITUDES que vous pouvez avoir, et acquérir le POUVOIR MAGNÉTIQUE qui vous permettra d'IMPOSER VOTRE VOLONTÉ, même à DISTANCE.

Des milliers de personnes sans distinction de condition sociale, d'âge, de sexe, y sont parvenues ; suivez donc leur exemple et pour cela découpez le bulletin suivant et adressez-le immédiatement à l'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE (Dpt 231 bis), 36 ter, rue de la Tour-d'Auvergne, à PARIS (IX^e) en ajoutant, si vous le voulez bien, 3 fr. en timbres-poste pour couvrir les frais de correspondance et de port.

..... A DÉCOUPER [231 bis]

Veillez m'expédier GRATUITEMENT et sans ENGAGEMENT de MA PART, votre ouvrage : DÉVELOPPEMENT des FACULTÉS MENTALES

Nom..... Prénom.....

Rue..... No.....

à..... Départ.....

Indiquer si vous êtes Madame, Mademoiselle ou Monsieur.

UNE DAME A MAIGRI



vite et sans danger de 8 kgs en un mois sans rien absorber. Elle offre gratuitement son procédé médical facile à suivre en secret pour maigrir entièrement ou amincir à volonté telle partie du visage ou du corps.

Beaux résultats dès la 1^{re} semaine. Ecrivez-moi dès aujourd'hui en citant ce journal. Rép. sous pli fermé disc. et grat. Mme Mirande, 75, r. La Fayette, Paris.

SOYONS PRATIQUES

MONTRE-BRIQUET estampillé semi-automatique gardé 10 ans envoi contre 50^{fr} remboursement

Fabr. E. T. LYND, Morteau, près Besançon. Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

FABRIQUE D' ACCORDEONS

Fçois DENENIS BRIVE (Corrèze) Fondée en 1887 Catalogue illustré 1 fr. Réparat. Nouvelle baisse de prix.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de 45^{frs}

notre Montre-Bracelet OR pour Homme Prix 540 francs

Mouvement CO-RE QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N 32 sur demande

COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur. PARIS

Avez-vous lu

VOL de NUIT ?

Vienne

(de notre correspondant particulier.)



CÈNE de prologue. Dans ce train de la banlieue viennoise, deux femmes se font vis-à-vis, et bientôt font connaissance. L'une d'elles est la vieille baronne Höpflingen, ancienne artiste de l'Opéra et veuve d'un professeur connu. L'autre est une charmante jeune femme qui se présente sous le nom de Françoise Wachauf, directrice d'un atelier de modes dans la province.

Après l'échange des banalités rituelles, les deux femmes se font des confidences. La jeune femme cherche à Vienne un logement pour elle et pour les siens. La baronne lui offre sa maison de campagne, proche de la capitale, à Guishüll.

En hiver, cette maison est déserte, puisque j'habite un appartement viennois. Le lendemain, toutes les deux partent pour Guishüll. La baronne donne à la nouvelle locataire les clés de la maison. Elle la pré-



La baronne Höpflingen était une ancienne artiste de l'Opéra de Vienne.

nient. Tous les trois entrent dans la villa. On ne devait rien savoir de plus jusqu'à une heure du matin, moment où les habitués d'une brasserie voisine assistèrent à une scène qu'ils n'oublieront pas de sitôt.

La porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à une pâle jeune femme, hagarde et ensanglantée. Elle s'appuya sur une table, puis, comme épuisée, s'effondra sur le plancher.

On lui donna les premiers soins. On courut chercher un médecin. Un quart d'heure après, la jeune femme reprenait ses sens. Tous ceux qui assistaient à cette scène étrange se penchèrent, haletants, avides de déchiffrer l'énigme de cette inconnue. Celle-ci but encore une gorgée d'eau et se décida à parler :

Je suis, dit-elle, la locataire de la maison voisine qui appartient à la baronne Höpflingen. Mais je ne suis pas, comme je le lui avais déclaré, directrice d'un atelier de modes et je n'ai pas de parents en province.

en règle. D'abord les tapis, puis les tableaux, puis les deux pianos. Tout cela était chargé sur un camion et transporté à Vienne, où le butin était vendu au fur et à mesure.

« Tout allait bien jusque-là quand Zadrzil décida, tout à coup, je ne sais encore pour quelle raison, de faire venir la baronne. Et c'est ainsi qu'hier soir il apparut sous l'aspect d'un avocat... »

Et après ? s'écrièrent les habitués de la taverne.

Mais la jeune femme, grièvement blessée, avait trop compté sur ses forces. On ne put désormais obtenir d'elle que des phrases entrecoupées, presque incohérentes.

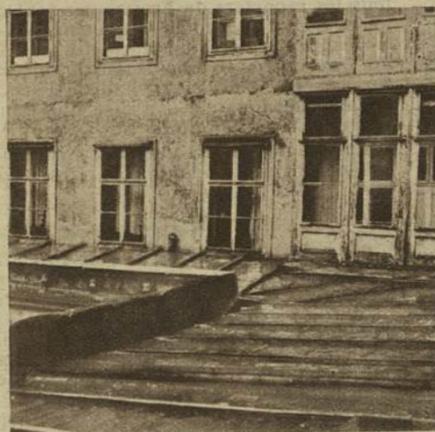
Alors, il y eut entre Zadrzil et la baronne une vive discussion, balbutia-t-elle, défaillante ; puis il nous a conduites toutes les deux dans la cave, prétextant la vérification du compteur à gaz. Là, il sortit son revolver, tira sur la baronne qui tomba morte, puis...

Elle ne put terminer ce récit que deux jours plus tard sur son lit d'hôpital.

Lorsqu'elle avait vu que son amant venait de tuer la vieille baronne, elle poussa un cri d'horreur. Elle n'était point préparée à un tel drame. Alors, l'homme s'écria, menaçant :

— Veux-tu te taire ? Sinon, je vais en finir avec toi aussi.

LA TRAGÉDIE DANS LA CAVE



A Vienne, la maison où s'était réfugié l'assassin, après son crime.



Pendant l'hiver, le pavillon que la baronne possédait, à Guishüll, restait désert, car elle habitait dans la capitale proche.

sente même à une voisine. Puis elle rentre à Vienne.

Ainsi finit le prologue.

Un peu plus tard. La nouvelle locataire invite la baronne à venir lui rendre visite pour lui montrer son installation. La vieille dame arrive, le soir, à Guishüll.

La nuit est déjà tombée. A la porte de la maison, stationne, une serviette sous le bras, un monsieur bien vêtu. Une seconde après, apparaît Françoise.

— Monsieur est un avocat, dit-elle à la baronne, en lui présentant l'individu ; j'aimerais mieux régler aussitôt quelques formalités en ce qui concerne le loyer.

La baronne n'y voyait pas d'inconvé-

Victor Zadrzil (ci-contre) avait derrière lui une longue carrière criminelle.

« En réalité, je suis la maîtresse d'un certain Victor Zadrzil, qui a derrière lui une longue carrière criminelle.

« Or, ce voleur, cet escroc exerce sur moi une mystérieuse emprise. Que de fois j'ai voulu rompre toutes relations avec lui, car je savais que tout cela finirait mal.

« L'affaire de Guishüll a été préparée de longue date. C'est lui qui décida de piller la maison de campagne de la baronne. Nous la suivîmes durant plusieurs semaines sans qu'elle soupçonnât quoi que ce fût. Puis nous nous arrangeâmes pour lier connaissance avec elle dans le train.

« Deux jours plus tard, lorsque nous eûmes pris possession de la maison de campagne, nous commençâmes un pillage

Tous se penchèrent, anxieux, sur Françoise Wachauf, évanouie (ci-dessous).

— Mais aucune menace, continua Françoise, ne pouvait arrêter ma terreur, étouffer mes cris d'angoisse. Alors Zadrzil tourna son arme dans ma direction. Je m'affaissai. Persuadé sans doute qu'il m'avait tuée, moi aussi, il partit.

« Blessée sous l'œil droit, et sous le sein gauche, je m'évanouis à nouveau, puis je repris connaissance, puis une nouvelle défaillance me saisit. Cela dura ainsi quatre heures ! Vers une heure du matin, réveillée par je ne sais quel bruit du dehors, je repris mes sens, et je n'eus plus qu'un désir : sortir, coûte que coûte, de cette maison tragique.

« Ayant rassemblé toutes mes forces, je grimpai en me traînant l'escalier conduisant de la cave au vestibule, et à tâtons (toutes les lumières étaient éteintes) je gagnai la sortie. Dehors, je me dirigeai vers l'unique lumière aperçue dans la nuit... »

On put établir que Zadrzil, son meurtrier commis, était parti en toute hâte pour Vienne pour piller, là aussi, l'appartement de sa victime. Mais il y avait de la lumière à l'une des fenêtres, et il n'osa pas.

Il entra dans un café, vida un verre de cognac. On le vit encore dans un autre estaminet où il ne resta qu'un quart d'heure. Il paraissait visiblement préoccupé, obsédé.

Vers minuit, n'y tenant plus, il retourna à Guishüll. Peut-être venait-il encore y chercher de l'argent ou des objets précieux. Bientôt il reprit à nouveau la direction de Vienne.

C'est là qu'on l'arrêta le lendemain matin.

Il commença par nier énergiquement. Sa vie, sans doute, n'était pas irréprochable. Mais il n'y avait pas de sang sur ses mains.

— Je suis un voleur, certes, mais non un assassin.

Il pensait que Françoise, sa maîtresse, était morte, elle aussi, et ne craignait point de sa part des révélations. Il s'effondra lorsqu'il apprit que la jeune femme vivait encore et qu'elle avait fait aux enquêteurs un récit détaillé de la nuit tragique.

Ce n'était point la première fois que Zadrzil empruntait une fausse personnalité. On se souvint qu'il avait pendant longtemps joué le rôle d'un médecin, puis d'un attaché d'ambassade balkanique. A une jeune employée, il sut extorquer une somme importante — toutes les économies de la malheureuse fille — en se faisant passer pour un propriétaire des environs de Vienne.

Muni de fausses clés, il s'était introduit, en l'absence du véritable propriétaire, dans la maison dont il se disait le maître et en avait fait les honneurs à sa trop naïve victime !...

Percera-t-on jamais le mystère du drame de la maison de Guishüll, le secret de cette nuit rouge ?

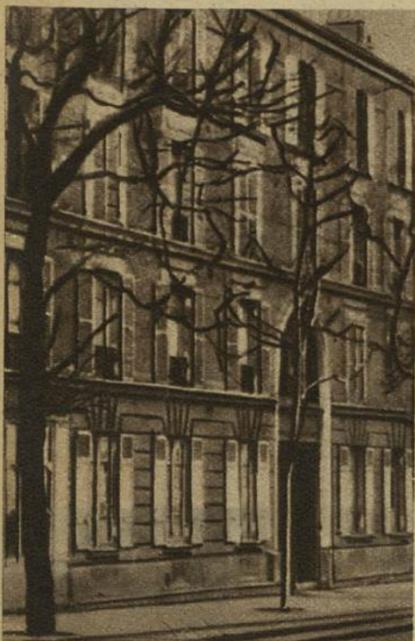
La vieille baronne est morte tuée, à bout portant. Il reste peu d'espoir de sauver Françoise Wachauf, couchée sur son lit d'hôpital.

Zadrzil, emprisonné, attend, rageusement, silencieux, l'heure de l'expiation.

N. TASSIN.



MAISON



Une des dernières « maisons hantées », 8, avenue Edouard-Vaillant, à Pantin



EST un soir de l'hiver 1924 que Gofredo Ferrato s'installa au Hangar, la belle ferme qu'il venait d'acheter près de Toulouse. Il y arriva dans une charrette pleine de ballots de linge et de vieilles valises. Il avait avec lui ses deux sœurs, Antonia et Madeleine, et le valet qu'il avait loué le jour même. Edouard Bonnat.

Ils prirent leur premier repas dans la grande cuisine du rez-de-chaussée, silencieux, un peu gênés d'être seuls au milieu de ce décor qui leur était encore étranger. Et de bonne heure ils allèrent se coucher, le maître et ses sœurs dans les chambres du premier étage, Bonnat dans un réduit collé à la cuisine.

Etendu sur le dos, dans son lit, Ferrato près de s'endormir songeait obscurément à la journée du lendemain.

« Je me lèverai à sept heures. Je commencerai à labourer le lopin qui touche la ferme... »

C'est à ce moment que, dans le silence parfait de la maison endormie, il entendit un bruit. Un bruit bizarre, qui tenait du grattement et du coup et dont il ne put préciser sur l'instant d'où il venait. Un bruit insignifiant, en somme, mais chargé cependant d'assez de mystère et d'extraordinaire pour que Ferrato n'en soit pas violemment ému. Il comprit tout de suite que ce n'était ni une de ses sœurs qui faisait du bruit dans la chambre voisine, ni le valet qui dérangeait en bas quelque meuble, ni le craquement d'un meuble. Ce bruit-là, il l'entendait à la fois à dix centimètres de son oreille et loin, au fond de la maison. Il s'imposait d'un coup, comme surnaturel. Il resta une minute à attendre, haletant. Le bruit se reproduisit, enfla, disparut, revint. Il paraissait maintenant changer de place. Le fermier se leva, alla en chemise jusqu'à la porte, sortit sur le palier. Presque en même temps ses sœurs apparaissaient elles aussi.

— Tu as entendu ?
Il fit oui de la tête. Elles se serraient l'une contre l'autre, épouvantées. Il n'y avait pas encore l'électricité dans la ferme, ils tenaient des bougeoirs à la main. Alors, une sorte d'ombre s'éleva contre le mur, une lueur apparut dans l'escalier. Les femmes crièrent. Ce n'était que Bonnat qui venait, lui aussi, aux nouvelles. Ils se regardèrent. Ferrato rit nerveusement.

— Il y a quelqu'un dans le grenier, dit le valet.

Ferrato prit un revolver ; ils visitèrent la ferme de fond en comble. Bonnat tenait une lanterne. Les deux femmes qui n'osaient pas rester seules les suivaient en grelottant de froid et de peur. Ils se retrouvèrent bredouilles dans la cuisine. Le bruit s'était arrêté.

— Ce sont les esprits, dit Madeleine.
Les hommes haussèrent les épaules mais ne répondirent pas. Les paroles de Madeleine traduisaient leur pensée commune. Les habitants du Hangar surent qu'ils allaient vivre dans une maison possédée.

Le plus étonnant c'est qu'ils ne songèrent pas à s'enfuir. Les premières nuits furent difficiles, surtout pour les femmes qui s'enfouissaient sous leurs couvertures, ne dormaient pas. Puis, peu à peu, toute la maison s'habitua au démon familier. Pendant longtemps, d'ailleurs, les murs se contentèrent de gémir. Parfois, de véritables plaintes humaines semblaient sortir des plafonds. Les années passèrent.

Les Ferrato n'avaient plus peur. Leur mysticisme d'Italiens s'accommodait assez de cette forme de la Providence. Ils vivaient dans le surnaturel sans efforts. Parfois, l'une des femmes, debout au milieu de sa chambre, parlait doucement à l'esprit :

— Qui es-tu ? Que veux-tu ?
Ou bien, en se retournant dans son lit, Ferrato grommelait sur le ton affectueux :

— Laisse-moi dormir, diable. J'ai le grand labour à commencer demain de bonne heure.

Il fallut pour les bouleverser de nouveau que l'esprit devint méchant. Un jour, Bonnat, le valet, en plein jour entra dans l'écurie et lâcha l'écuille de son qu'il apportait. Sur le mur blanchi, une ombre gigantesque apparaissait : un buste d'homme. En même temps, une poule noire, que le domestique ne connaissait pas, qui n'appartenait pas à la basse-cour, lui sauta sur les épaules, lui déchira le visage à coups de bec. Il protégea ses yeux avec ses mains, prit la poule par son cou maigre, la jeta contre le mur, s'enfuit en hurlant.

Le lendemain, Ferrato mit son costume noir et alla voir le curé.

Le curé était un brave homme qui, sans croire beaucoup à l'efficacité de son ministère dans ce cas, voulut essayer de calmer les nerfs des fermiers. Il vint au Hangar avec son surplis et un enfant de chœur. Pendant une heure, gravement il alla de pièces en pièces, balançant le goupillon à droite et à gauche, bénissant ici, exorcisant là, suivi par les Ferrato recueillis et Bonnat, humble. On but un verre de vin blanc pour finir et le curé s'en alla.

A partir du lendemain, le démon, sans doute vexé, précipita ses manifestations. Les coups dans la nuit se firent fréquents et violents. Une vache et un cochon moururent subitement et d'un mal inconnu. Ferrato voulut labourer un petit champ près de la ferme. Il attela un bœuf à une charrue. Le soc ne voulut pas fendre la terre dure, le bœuf glissa, se démit une épaule. Il fallut l'abattre. Le maître fit venir un tracteur dans le champ maudit. Le tracteur se mit en panne. Sur la prière de ses sœurs épouvantées, Ferrato renonça à passer contre la volonté manifeste du démon et le champ resta inculte.

Enfin, ces dernières semaines, un mal étrange a saisi le fermier lui-même. Le médecin ne comprend rien à ces douleurs qui tordent les nerfs de l'Italien. Chacun de ses gestes lui est un martyre. Il résiste, il ne veut pas rester au lit. Il erre à travers la maison, mais, chaque fois qu'il laisse échapper une plainte, un écho ironique répète cette plainte.

Naturellement les voisins ont parlé. Dans

le pays, depuis quelque temps on ne parle plus que de la maison hantée. Les gendarmes qui flairent toujours, dans ce genre d'aventure, le mauvais plaisant ou le malfaiteur ont organisé, en vain, des surveillances. Des journalistes sont venus ; ils ont même essayé de recueillir dans un microphone la voix surhumaine. Naturellement, chaque fois qu'il s'est senti menacé l'esprit du Hangar s'est tenu coi, ne s'est pas manifesté.

Bien entendu, la police a sur toute l'affaire une opinion précise. Elle ne la donne pas officiellement parce qu'en définitive il n'y a aucun délit caractérisé et qu'elle n'a pas à intervenir tant qu'une plainte n'a pas été enregistrée par elle. Mais elle n'en pense pas moins. Et elle pense que le démon ne doit être qu'un mystificateur, peut-être un des habitants même de la ferme, qui a intérêt à terroriser les autres pour les obliger à s'en aller. Et finalement cette maison hantée ira rejoindre dans les annales de la police et du reportage la plupart des autres maisons hantées.

Régulièrement, en effet, chaque année à peu près, un esprit frappeur se signale quelque part. Et, régulièrement aussi, on s'aperçoit dès le début de l'enquête qu'un gamin farceur ou quelque voisin sournois passe ses nuits à taper avec un marteau sur les poutres du grenier ou les tuyaux de chauffage.

En 1925, dans un village de l'Oise, Ronquerolles, une de ces maisons hantées fit courir tous les reporters de France pendant quinze jours. C'était un gamin ventriloque qui jouait les esprits. Quand la chose fut découverte un impresario exhiba le jeune phénomène sur la scène d'un music-hall de Paris. Mais le fantôme n'était à son aise que dans son village. Ce fut un four.

Mais toutes les histoires de maisons hantées ne finissent pas dans les rires. J'en connais de plus tragiques.

En Corse, près des gorges de Pinia, il y a une maison isolée et dont la renommée a fait depuis longtemps un asile de fantômes. Le dernier propriétaire s'en est enfui, il y a des années, terrorisé par les bruits qui emplissaient, la nuit, sa chambre, les plaintes qui descendaient du plafond, les chaînes qui grinçaient dans les escaliers.

Depuis, la bicoque inhabitée a gardé sa légende. Des lueurs apparaissent les nuits d'orage dans les pièces désertes, derrière les fenêtres aux carreaux brisés. Et un côté de cette légende est effarant. Les vieilles des villages voisins disent que le fantôme de cette maison-là guérit les fous. Tous ceux dont l'esprit est dérangé et qui passent trois jours seuls dans la bicoque ressortent sains, équilibrés de nouveau.

De temps en temps, sur la foi de cette légende, on amène, parfois de très loin, une loque tremblante, un dément. On le conduit dans la maison hantée, on l'attache avec des chaînes à la cheminée. On pose près de lui de l'eau et du pain et on le laisse seul. Trois jours, le fou hurle dans la maison déserte. On ne vient le délivrer que l'espace rituel de temps passé. Quelques-uns en sont morts. Quelques-uns peut-être, sous le coup

Le jeune Douvry (ci-dessous), le gamin ventriloque de Ronquerolles, fut exhibé au music-hall (ci-contre) ; mais ce fut un four.



de parle
gendar-
ne d'a-
mal-
illances.
t même
phone la
que fois
Hangar
l'affaire
ne pas
il n'y
n'a pas
pas été
n pense
mon ne
être un
intérêt
r à s'en
ntée ira
plice et
maisons
année à
le quel-
s'aper-
gamin
passe
sur les
chauf-
Ronque-
courir
quinze
jouait
ouverte
nomène
s. Mais
ms son
ms han-
en con-
il y a
amée a
tômes.
il y a
qui em-
laintes
nes qui
rd sa
s nuits
arrière
un côté
les des
me de
s ceux
t trois
sains,
e cette
n, une
onduit
avec
e près
aisse
maison
espace
n sont
e coup

de la violente terreur, ont reçu une commotion cérébrale telle qu'ils ont guéri.

Il y avait dans un hameau un jeune homme doux et triste que tout le monde prenait pour un simple d'esprit. En réalité, il n'était que désespéré. Il aimait d'un amour forcené une fille du pays qui s'était mariée à un autre. Il avait gardé son secret. Mais, le soir, on le voyait rôder la tête basse autour de la maison où la femme habitait. Il n'avait plus le courage de travailler. Il passait des journées accroupi dans un coin de sa maison, la tête dans ses mains. Parfois, il éclatait en sanglots et parfois il avait des fous rires nerveux.

Il devint si bizarre que les paysans le crurent tout à fait fou et son père, désolé, décida un jour de tenter la cure miraculeuse de la maison des gorges de Pinia.

Malgré ses protestations et ses pleurs, des hommes entraînent le jeune homme jusqu'à la mesure ; on l'enchaîna. La porte se ferma ; il se trouva seul, dans l'obscurité. Le vent sifflait à travers les tuiles disjointes du toit. Il se mit à sangloter, à crier d'épouvante. Trois jours après, quand on vint le chercher, il était abattu, recroquevillé sur lui-même, le visage hagard ! On le reconforta, on le ramena au village. Au moment où il passait entouré de ses tortionnaires inconscients devant la maison de celle qu'il aimait, elle sortit devant la porte. Il s'arrêta, la regarda fixement, eut un ricanement, se jeta sur elle et, avant qu'on ait pu intervenir, l'étrangla. Il était vraiment devenu fou.

■ ■ ■

Il y a, en Bretagne, une toute petite plage que les estivants n'ont pas encore envahie. Pour tout dire, il n'y a qu'un seul hôtel et il était, il y a un an, presque toujours aux trois quarts vide. L'hôtelier s'en plaignait avec amertume devant un ami de passage qui lui répondit :

— Pour lancer votre plage et emplir votre hôtel il faudrait un quelconque coup de publicité, un grand crime, un scandale, n'importe quoi. Tenez, vous avez au bord du village un vieux manoir à moitié démantelé et inhabité. Créez un mystère autour de ces vieilles pierres, faites-en un château hanté. Les journaux en parleront et vous verrez les touristes envahir la région.

L'hôtelier objecta qu'il n'était pas facile de faire d'un château jusque-là fort tranquille un manoir hanté et que le recrutement des fantômes, par exemple, lui paraissait malaisé.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai ce qu'il vous faut.

Trois jours après, deux hommes arrivaient et se présentaient à l'hôtelier.

— Nous sommes les fantômes, dirent-ils.

C'étaient deux amis sans travail et même assez affamés. La perspective de gagner leur vie grâce à une besogne, somme toute, peu fatigante, les avait décidés à jouer la figura-

HANTÉES

tion dans la comédie métaphysico-touristique qui se préparait.

Au début, tout marcha d'ailleurs à merveille. Les deux compères, amplement pourvus de vivres et de bonnes bouteilles, s'installèrent dans les caves du manoir. Ils dormaient et mangeaient toute la journée. Le soir, ils s'enveloppaient de linuels et allaient errer dans les couloirs en traînant des chaînes, en allumant des bougies et en poussant de grands soupirs plaintifs. Parfois, ils variaient leurs jeux, se glissaient dans les armures rouillées et apparaissaient ainsi, chevaliers ressuscités, dans l'encadrement des fenêtres. Ou bien, ils se frottaient leurs mains de phosphore et élevoient soudain dans le noir cette forme luisante.

Par les soins de l'hôtelier, toute la région sut bientôt que le vieux château était habité par les esprits. Des journalistes vinrent et jusque de Paris. On organisa des séances de guet. Mais les deux fantômes étaient habiles, ils avaient fini par connaître une série de passages secrets qui leur permettaient de disparaître au moment où les indiscrets allaient les serrer de trop près.

Bref, c'était le triomphe, les grands articles dans les quotidiens, l'envahissement de la petite plage et la richesse pour l'hôtelier.

Mais il arriva quelque chose que personne n'avait prévu. L'un des deux fantômes devint fou. Véritablement fou. Ses nerfs, surexcités déjà, mis à une rude épreuve par l'atmosphère démoniaque des dernières semaines, ne résistèrent pas. L'autre ne s'en aperçut pas tout de suite. Mais, une nuit, après une belle séance de hurlements, de lueurs et de bruits de ferraille, celui qui était resté normal dit :

— Allons, il y en a assez. Allons casser la croûte. Enlève ton armure.

L'autre s'écria :

— Pourquoi enlever mon armure ! Je suis le chevalier Gaëtan. Malheur à toi si tu ne me parles pas avec respect.

Son compagnon prit peur, voulut s'enfuir. Le fou le poursuivit, l'assomma aux trois-quarts avec son gantelet de fer et le jeta dans une oubliette.

Puis, seul, maître de la place, il s'installa en fantôme permanent, cassant tout, frappant de son épée à deux mains les fenêtres et ce qu'il restait de meubles, hurlant nuit et jour, promenant la nuit dans les ruines des torches enflammées. Les paysans terrorisés n'osaient plus sortir de leur maison.

L'hôtelier voulut, en secret, une nuit, aller parlementer avec ses fantômes. Il ne dut de n'être pas assommé qu'à une retraite rapide. Cette fois, il prit peur et alerta les gendarmes. Il fallut un siège en règle pour

s'emparer du furieux qui, grimpé sur les créneaux, bombardait la police à coups de pierres et brandissait une énorme masse d'arme. On finit par l'acculer dans un couloir et le maîtriser dans son armure grinçante. De patientes recherches permirent de retrouver l'autre fantôme, à moitié mort de faim et d'épuisement.

L'hôtelier avait des amis influents. On étouffa l'affaire. Mais le manoir a perdu son attrait et les touristes délaissent de nouveau le pays.

■ ■ ■

Cette dernière histoire est la plus tragique. Elle m'a été rapportée par un journaliste allemand. Sur les bords du Rhin, près de Bingen, dans un bourg qui dominait le fleuve, habitait un jeune couple, les derniers descendants des barons qui n'avaient jamais quitté la vieille demeure ! La guerre vint. Le baron partit, laissant sa femme seule. Au bout de quelque temps, un cousin qui avait réussi à n'être pas soldat vint souvent la voir et finit par s'installer définitivement au château sous prétexte de ne pas l'abandonner dans cette mélancolique solitude.

Sur quoi on cessa de recevoir des nouvelles du baron qui, officier d'infanterie, se battait quelque part en Flandre. Les semaines passèrent. Le cousin devint pressant auprès de la jeune femme, lui affirma que son mari devait être mort. Lasse, seule, désespérée, elle céda, elle devint sa maîtresse.

Un mois encore passa. Un soir, ils étaient tous les deux assis dans une des immenses pièces du manoir. Une grande baie ouverte donnait sur le chemin de ronde du rempart. Brusquement, la femme saisit le bras de son compagnon. Une ombre passait lentement le long des carreaux. L'homme se précipita. Elle l'entendit qui courait sur les dalles de pierres à la poursuite de l'apparition. Puis il y eut un grand cri d'épouvante, et le silence.

Terrorisée, elle restait à sa place, clouée dans son fauteuil. Et alors l'ombre redescendit, une silhouette apparut dans la porte. C'était le baron, avec un visage triste et ravagé par la fatigue, les lèvres blanches, vêtu de son uniforme d'officier, déchiré, couvert de boue. Immobile, il la regardait sans un mot. Elle s'évanouit.

Quand elle reprit ses sens, l'apparition avait disparu. Elle appela ses gens. On retrouva le corps du cousin écrasé au pied du rempart d'où il était tombé. L'enquête conclut à un accident.

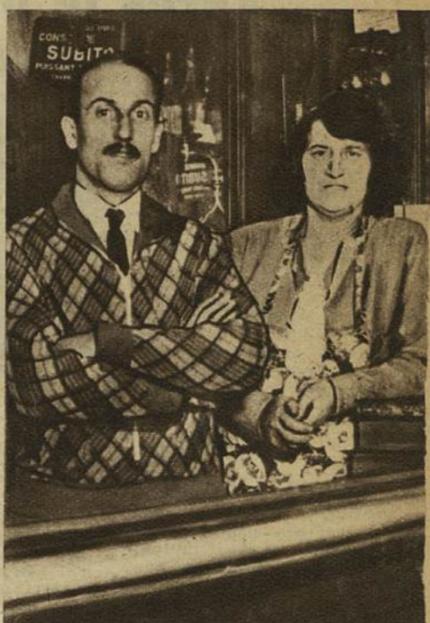
Quelques jours après, la baronne reçut l'avis officiel que son mari avait disparu deux mois auparavant au cours d'une attaque et qu'il devait être considéré comme mort.

De fait, il n'est jamais revenu.

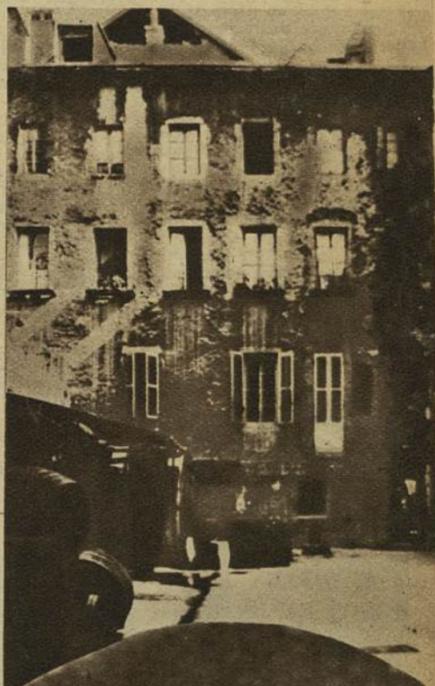
La baronne, à moitié folle, vit seule dans son château. Chaque soir, elle s'assied plusieurs heures dans le même fauteuil, face à la baie ouverte. Elle attend.

M. LECOQ.

M^{me} Dupré (ci-contre avant son mariage) était propriétaire, à Chambéry, d'une « maison maudite » (ci-dessus à droite) où plusieurs personnes se suicidèrent, où l'on découvrit le cadavre d'un enfant dans une malle et où, la nuit, des « rires cyniques »



M^{me} Leduc et M. Riou qui entendirent les coups de la « maison hantée » de Pantin



Les Italiens Ferrato s'installèrent, près de Toulouse, au Hangar, une belle ferme où les « esprits » les terrorisèrent.



GRANDS PROCÈS

Après le procès d'Albi

Il n'est pas trop tard pour reparler de la mystérieuse tragédie du château de Bonneval, dont l'épilogue fut la condamnation à 20 ans de travaux forcés de Clémentine Sandral, jugée par la Cour d'assises du Tarn.

On enseigna à la Faculté de droit et l'on dit couramment au Palais que ce n'est pas à l'accusé à démontrer son innocence, mais à l'accusation à faire la preuve de sa culpabilité. Les récentes audiences du procès d'Albi ont montré une fois de plus toute la distance qui sépare les principes de leur application.

Dans la nuit du 30 au 31 mars 1931, la vieille mère Sandral fut tuée, dans sa chambre, d'une balle de revolver. Au petit jour, Clémentine alerta son plus proche voisin, le meunier Gravet, et elle raconta que trois bandits masqués avaient fait irruption, vers minuit, dans la grande salle du château, qu'ils avaient assassiné sa belle-mère, qu'elle-même avait été ligotée ; les bandits avaient fouillé partout pour trouver de l'argent ; les tiroirs ouverts, le linge dispersé, ils étaient partis aussi mystérieusement qu'ils étaient venus, en promettant à la survivante de la délivrer le lendemain matin !

« Et vous ? interroge le président. — Moi, ils m'ont laissée ligotée, ils sont partis, en disant : « Nous reviendrons vous ouvrir demain. »

« J'ai pu peu à peu me détacher et, aussitôt, j'ai couru chez les voisins... » Evidemment, le récit ne valait pas grand-chose : pas trace de liens sur le corps de Clémentine ; encore moins de trace des bandits, dont on se demande comment ils seraient entrés dans le château ; aucune effraction constatée... L'hypothèse d'un meurtre, commis par la belle-fille, au cours d'une de ces scènes fréquentes que se faisaient les deux femmes, était vraisemblable ; ce fut celle de l'accusation.



Clémentine Sandral devant les assises du Tarn.

« Cependant, les premiers avaient rejoint ma belle-mère et l'assailaient de questions, mais sans lui faire violence. — Elle répondait obstinément : « Je ne sais pas. Je n'ai pas d'argent. » — Alors, un individu m'a ligotée à mon lit. Je me suis défilée et il m'a ligotée de nouveau. Cependant, les bandits voulaient faire descendre ma belle-mère à la cave, et moi, je lui criais de loin : « Maman, habillez-vous, vous allez prendre froid ! » Alors, ils l'ont habillée, puis ils l'ont tuée d'un coup de revolver. »

« Et vous ? interroge le président. — Moi, ils m'ont laissée ligotée, ils sont partis, en disant : « Nous reviendrons vous ouvrir demain. »

« J'ai pu peu à peu me détacher et, aussitôt, j'ai couru chez les voisins... »

Evidemment, le récit ne valait pas grand-chose : pas trace de liens sur le corps de Clémentine ; encore moins de trace des bandits, dont on se demande comment ils seraient entrés dans le château ; aucune effraction constatée... L'hypothèse d'un meurtre, commis par la belle-fille, au cours d'une de ces scènes fréquentes que se faisaient les deux femmes, était vraisemblable ; ce fut celle de l'accusation.

Pendant, il y avait des objections bien troublantes : et d'abord, le trajet de la balle ; l'autopsie révéla que la balle avait traversé le crâne horizontalement ; or, Clémentine était beaucoup plus petite que sa belle-mère ; on ne pouvait tout de même pas supposer qu'elle était montée sur une chaise pour tuer la vieille... L'arme ne fut pas retrouvée ; personne n'avait jamais vu de revolver au château... Alors, alors ?... Et c'est ici que, sans effort d'imagination, on en vint tout naturellement à penser que Clémentine Sandral — si elle était coupable — ne l'était peut-être pas seule et qu'il était presque impossible qu'elle eût fait le coup... Qu'elle fut au courant de ce qui s'était passé dans la soirée du 30 mars, certainement. Mais n'avait-elle pas joué plutôt le rôle de complice ?... Le procureur l'indiqua dans son réquisitoire, sans y insister autrement, ce qui était déjà singulier dans une affaire où l'on requiert le bague contre l'accusé et sans paraître surpris des lacunes d'une instruction qui ressemblait au néant... Clémentine Sandral a été condamnée à 20 ans de travaux forcés, pour ses mensonges plutôt que pour sa participation imprécise au crime. Il n'a pas échappé à son défenseur, M^r Pourquié, qui aurait pu montrer plus de force dans la discussion, que l'arrêt serait probablement cassé ; une nullité paraît acquise ; plusieurs témoins ayant déposé en patois, l'huissier-audencier servit d'interprète, sans avoir prêté serment. La Chambre criminelle renverra-t-elle l'affaire du château de Bonneval devant une autre Cour d'assises ? Il faut le souhaiter et souhaiter aussi qu'un supplément d'information soit ordonné. Il est des noms que l'on prononce, dans la région d'Albi...



Le château de Bonneval (au fond) était devenu une immense ferme délabrée, où vivaient, côte à côte, en mauvaise harmonie, Clémentine et sa belle-mère (à droite).



Le crime de Luigi Pellati

NE lassitude vous prend à suivre presque chaque jour et à conter avec la même régularité les crimes passionnels : le métier de chroniqueur judiciaire exige de l'enthousiasme ; la répétition du crime, l'atroce banalité du revolver quotidien sont, comme on disait pendant la guerre, des agents de découragement pour l'auditeur professionnel des audiences de Cour d'assises.

Et cependant, dans ce lot sanglant, ne faut-il pas faire une place à part à l'histoire dramatique de Luigi Pellati, un cimentier italien que jugeait la semaine dernière le jury de la Seine ? Luigi Pellati a tué sa femme le 2 février 1931 de trois balles de revolver ; il a ensuite tenté de se suicider ; selon une coutume que nous voulons croire le résultat du destin et non point d'un simulateur, le meurtrier ne s'était blessé que légèrement... Il a été jugé et condamné.

L'histoire est toute simple : elle débute par un mariage d'amour : Luigi et Victorine Brachi — elle n'a que seize ans — s'aiment et se marient tout de suite ; deux enfants complètent cet humble foyer ; mais le mari est violent, il menace sa femme, il la frappe ; elle porte plainte

au commissariat de police ; elle-même, d'ailleurs, est en partie responsable de la colère du mari ; elle a un amant, un autre encore ; elle demande le divorce ; le ménage est dissolu, les enfants confiés à la garde d'une cousine, dans l'Yonne. On est loin du mariage d'amour !... Le père obtient la garde des enfants ; il les place à Vitry, chez une nourrice, Mme Montaufrey, mais il ne paie qu'irrégulièrement la pension.

Et cependant, dans ce lot sanglant, ne faut-il pas faire une place à part à l'histoire dramatique de Luigi Pellati, un cimentier italien que jugeait la semaine dernière le jury de la Seine ? Luigi Pellati a tué sa femme le 2 février 1931 de trois balles de revolver ; il a ensuite tenté de se suicider ; selon une coutume que nous voulons croire le résultat du destin et non point d'un simulateur, le meurtrier ne s'était blessé que légèrement... Il a été jugé et condamné.



M^r Marthe Huet, qui défendit Luigi Pellati.

Pour alléger ses charges, il songe à faire filer les gosses en Italie, chez ses parents ; ça lui coûtera moins cher... Mais la mère ?

Et c'est ainsi que se place un incident singulier, qui marqua dans le procès : Pellati télégraphie à sa femme de venir, mais il ne signe pas la dépêche ; le libellé permet de croire que c'est au contraire la nourrice qui veut alerter la mère, la faire venir, avant que les enfants ne soient partis : « Venez vite, les enfants partent ce soir six heures... » Mme Pellati accourt ; les époux se rencontrent ; une bordée d'injures et, à trois reprises, il fait feu... Mortellement blessée, la malheureuse a la force de dire à la nourrice : « Je vais mourir... ; prenez soin des enfants... » Elle se traîne jusqu'au taxi et meurt en arrivant à l'hôpital.

Pas un mot de regret chez le meurtrier : une attitude qui déplaît aux jurés ; il fallut tout le talent ému du défenseur, M^r Marthe Huet, qui avait devant elle un redoutable adversaire en M^r Maurice Garçon, partie civile, qu'assistait M^r Suzanne Michel, pour arracher aux juges populaires les circonstances atténuantes ; Luigi Pellati fera dix ans de travaux forcés.

Jean MORIÈRES.

Exclusivité HACHETTE

Editions J. TALLANDIER

1.50

Collection du LIVRE NATIONAL
Série :
CRIMES ET CHÂTIMENTS
publiée sous la direction de
ARTHUR BERNÉDE

SEZNEC
A-T-IL
ASSASSINÉ ?

du crime passionnel...
... au crime crapuleux

Récits vécus aussi passionnants que les plus fameux romans. Enigmes déchiffrées, incertitudes dissipées, secrets révélés de ces tristes épaves accusées au crime par leurs passions ou leurs vices.



QUELQUES TITRES DE LA COLLECTION :

Landru
L'Assassinat du Courrier de Lyon
Mestorino
Bonnot, Garnier et Cie

Sez nec a-t-il assassiné ?
Les Secrets de Bolo révélés
L'Affaire Cadiou
Les Mystères du Bonnet Rouge

PAS DE RHUMES L'HIVER, avec le
PETIT PAIN DE TORTOSA
SUC DE RÉGLISSE D'ESPAGNE — DIGESTIF ET PECTORAL
RÉGLISSERIE DAUPHINOISE, VALENCE (DROME)



5.000 PHONOS GRATIS

à distribuer aux lecteurs avant tout envoi de solution et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle ? Adressez directement votre réponse à Pa nos ANGEL, S. 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

RET
V
N
O
R
I
S
R
G
I
E
S
L
U
E

UNE ENQUÊTE

SUR

L'AMOUR

par

MAURICE BEDEL



20 fr.

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 25 fr. Au comptant 198 fr.

ÉLÉGANTE PHONO

avec 10 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

UNE MALLETTTE PORTE DISQUES EN PRIME
Tous nos appareils, de fabrication très soignée, sont absolument garantis, ils peuvent jouer tous les disques à aiguille et à saphir. Envoyez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements.

La confiance de notre maison repose sur 30 années d'existence.
ETABL^{ts} SOLEA. (Service T), 33, Rue des Marais - PARIS (10^e)
Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également. Le dimanche de 10 h. à midi.

34 fr.

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 50 fr. Au comptant 360 fr.

SUPERBE PHONO

avec 30 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

LA SÛRETÉ BLANCHE



Seuls, les gens dont on est absolument sûrs et qui ont été soumis à un examen très serré sont admis à la section des informations.

Il y a parmi mes relations un ancien comte russe. J'écris « ancien », parce qu'il n'a conservé, de l'antique splendeur de sa famille, que des cartes de visite, marquées d'un couronne. Il est chauffeur et reçoit des pourboires. Autrefois, il en donnait.

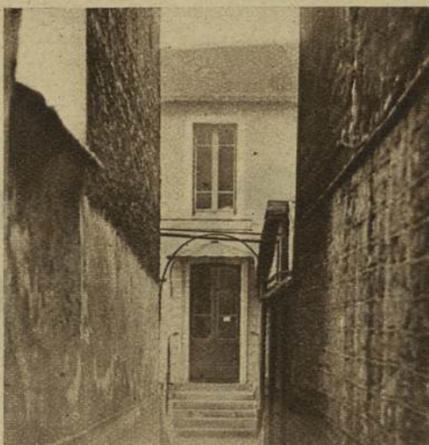
Le comte a fait toute la guerre, celle qui fut soutenue par son pays contre l'étranger, et l'autre, la guerre civile. Il fut capitaine de cavalerie dans l'armée Wrangel, fait prisonnier deux fois et fusillé.

Cela ne l'empêche pas de se bien porter. Il avait été, en compagnie de plusieurs de ses camarades, « collé » contre un mur. La bataille faisait rage. Les troupes rouges ne pouvaient songer à emmener les prisonniers. On décida de les fusiller ; mais, au moment où le commandement de « feu ! » retentit, Kopoutchkine se jeta à terre. Tous ses compagnons furent tués. Lui seul échappa, car les exécuteurs, pressés par les événements, négligèrent de donner le coup de grâce.

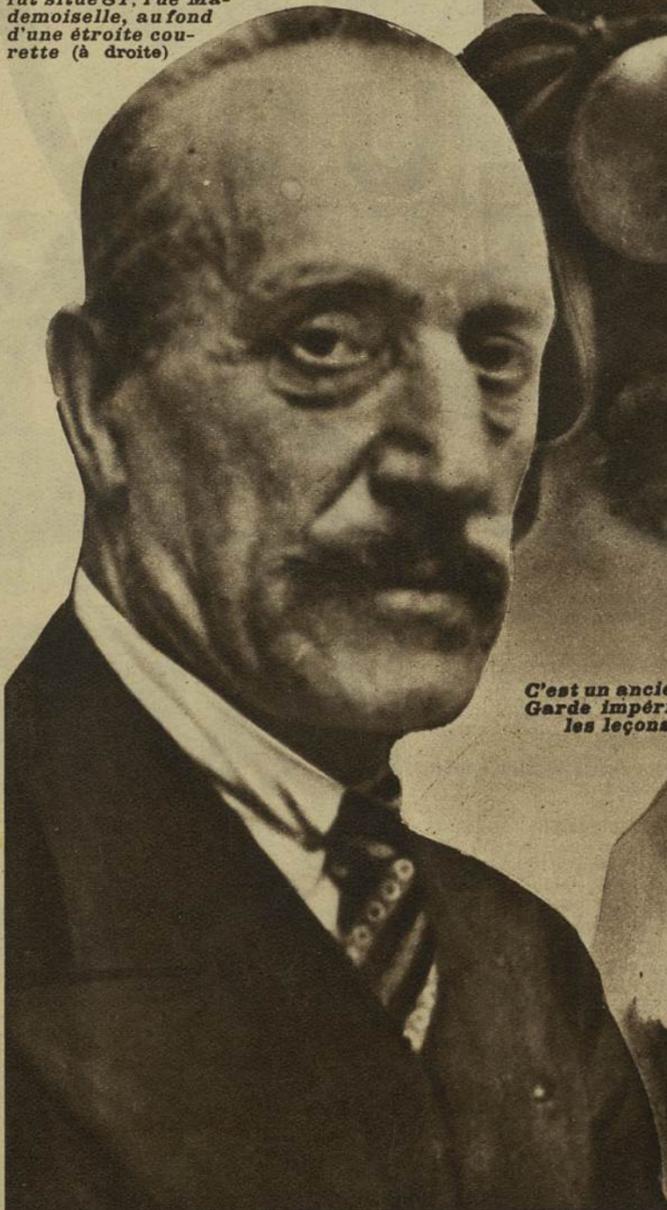
Je fis sa connaissance dans un petit restaurant de la rue de Pondichéry. Pendant des mois je le retrouvais là, tous les soirs. Puis un jour, je ne le vis plus.

Il réapparut trois semaines plus tard. J'étais assez lié avec lui pour lui demander les raisons de sa longue absence. Il me répondit en souriant que, désormais, il

Le premier siège social fut situé 81, rue Mademoiselle, au fond d'une étroite courrette (à droite)



C'est un ancien colonel de la Garde impériale qui dirige les leçons d'escrime.



A la tête de cet organisme de Sûreté blanche se trouve le colonel Félicitine qui en fut un des initiateurs.

En tenue de grand appareil, le colonel Félicitine, alors qu'il était préfet de police à Riga.

« Journal Officiel » du 26 novembre 1930, n° 277.

« Son premier siège social fut situé 81, rue Mademoiselle. Les fonds — 25.000 francs — furent fournis par un de nos amis de la colonie américaine russe, le docteur K... Ils sont grossis des cotisations des adhérents, 125 francs tous les trois mois, et des droits d'inscription : 100 francs.

« Nous avons des sous-agences en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Serbie, en Roumanie, en Pologne, dans les pays de la mer Baltique, en Amérique du Sud, aux Etats-Unis, au Japon, en Australie, en Mandchourie... L'Association est affiliée aux deux groupements internationaux qui se sont fixés comme tâche de lutter par tous les moyens contre le bolchevisme, et dont l'un est dirigé par le comte de Mirode. Ajoutez aux subventions qui nous sont accordées les dons et les prix d'enquêtes particulières, vous aurez la structure générale de notre organisation... »

— Un café, Kopoutchkine ?

Le comte but et continua :
— Je vous ai suffisamment démontré que nous n'avions aucun but politique immédiat et que par conséquent nous respectons le pays qui nous a reçus. Les cours d'éducation physique ont lieu 29, rue de l'Eglise et 2, rue Morard. Nous y apprenons la boxe, le jiu-jitsu, l'escrime. A l'extérieur, nous apprenons la conduite de l'automobile et l'équitation.

« La théorie se fait dans les appartements des professeurs. Les élèves ne sont que quatre ou cinq à la fois. D'ailleurs voici les cours... »

Kopoutchkine en possédait plusieurs exemplaires. Il les étala complaisamment sur la table.

Voici l'introduction :
Programme des cours de l'information anticommuniste. Espionnage et propagande

Introduction : Les bases de la dictature du G. P. U. (Tchéka).

1) Schéma de la construction de l'organisation internationale anticommuniste.

2) Les principes de l'activité de l'appareil technique. Catégorie des agents. Le caractère particulier de l'organisation en U. R. S. S. Le recrutement des agents et leur enseignement. Les moyens spéciaux de l'U. R. S. S. Le service de liaison. Organisation des rendez-vous des conspirateurs. Les chiffres.

3) L'information politique. Le caractère et les problèmes de l'information politique. Les sources d'information. Surveillance personnelle. L'importance du devoir. Salon politique. La presse et les documents comme moyens d'information. L'enregistrement cartothèque. Hypothèses. Le rôle de l'imagination créatrice.

4) La propagande. La structure sociale de la Société. Les problèmes et le but de la propagande. Le caractère général de la propagande et l'agitation publique. L'arrangement des conférences, exposés et réunions. Les affiches, proclamations, écrits et brochures. La presse. L'art de parler publiquement. Les qualités indispensables à un orateur. Les particularités de la propagande en U. R. S. S.

Comme on le voit, c'est tout un programme d'éducation et d'instruction.

Luc DORNAIN.



La section du contre-espionnage surveille les abords de l'ambassade de l'U. R. S. S.



Le surlendemain, l'estée d'un rapport sévère, Angèle partait pour la "correction".

III. — Ventre maudit (1)

U ras du sol cahoteux, un peu de jour grisâtre glissa par l'étroite ouverture de la chaudière. Un coq enroué lança son premier appel.

Une des vaches, dans un grand effort, se décolla du fumier où elle avait dormi.

La truie grogna. Une aube nouvelle peu à peu se dégageait de la nuit.

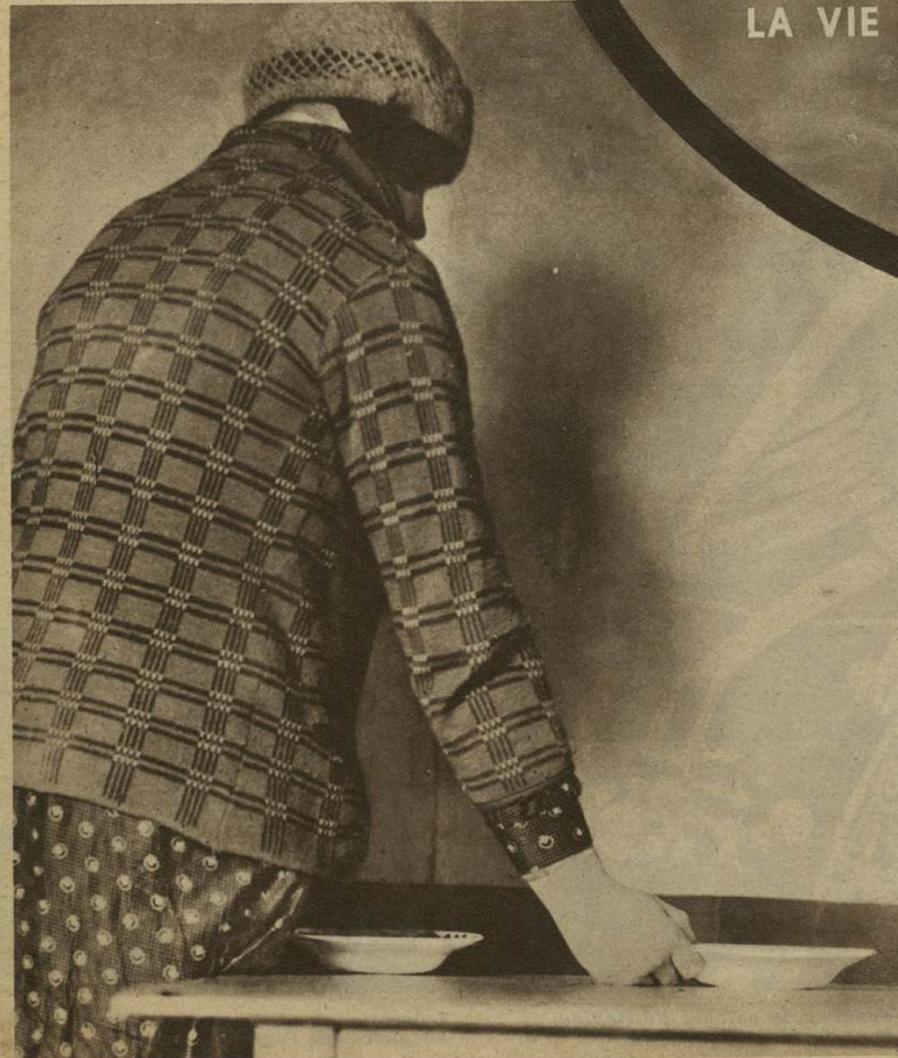
Angèle cessa de gémir. Telle elle était tombée la veille sur le tas de paille au fond de l'étable, telle elle était encore.

Huit heures durant, sa plainte monotone et rythmée avait frêmi dans l'ombre tiède. Ce n'est pas qu'elle souffrit beaucoup, étant d'une race où l'on enfante presque sans douleur, mais son cœur était trop lourd, trop profonde sa détresse. Ses gémissements, elle les poussait moins pour extérioriser sa souffrance que pour essayer de faire honte et pitié à ceux qui l'avaient chassée.

Mais rien ne bougeait dans la nuit voisine où les maîtres dormaient.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 170.

Elle avait essayé les assiettes et les portait une à une dans le dressoir.



Tout au fond d'elle-même, Angèle savait bien qu'elle n'avait rien à attendre de bon de ces gens, pas plus de la vieille Phrasie en qui trente-cinq ans d'esclavage avaient tué toute pitié que du vieux maître cynique et brutal à qui elle était moins qu'une bête de son troupeau.

Aussi bien, la scène de la veille, n'était-ce pas le vieux qui l'avait voulue, provoquée, afin de se débarrasser d'elle comme il l'en menaçait depuis des semaines ?

Cela avait commencé sur les neuf heures quand, le repas fini et les valets retirés, il n'y avait plus eu dans la grande salle que la censière accagnardée au coin du feu éteint, Angèle vaquant à desservir et maître Anselme qui, à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier, tirant de courtes bouffées de sa pipe en terre, suivait la servante de ses petits yeux plissés de bête mauvaise.

Un lourd silence pesait.

Mais, sans qu'Angèle eût pu définir son malaise, il semblait que ce silence, à de certains moments, s'alourdissait encore, se chargeant d'instant en instant d'une menace plus terrible et plus précise. C'était comme



USINES



DU

MALHEUR

LA VIE ET LA MORT D'UNE FILLE PERDUE

par le docteur Henri DROUIN

Dès qu'elle fut délivrée du village, elle marcha, heureuse et libre, vers son destin

en certains jours d'été où l'on attend l'orage et où l'on s'acharne à entasser le foin dans les charrettes, bien que l'on sache que le ciel de plomb va crever avant qu'on ait eu le temps d'en rentrer une seule.

Ainsi allait Angèle, essayant fébrilement les assiettes et les portant une à une dans le dressoir.

A la longue, apparut clairement à son esprit la cause même de son malaise qui, de s'être précisée, s'accrut jusqu'à l'épouvante.

Elle devait, pour aller de l'évier au dressoir, passer entre la table où était la lampe et le coin d'ombre d'où le maître, toujours silencieux et comme tapi, la surveillait.

Bien que, depuis plus d'un mois, les coups répétés qu'elle sentait dans son ventre lui eussent enlevé toute illusion, Angèle espérait, en se serrant de plus en plus fort, dissimuler pour un peu de temps encore l'alourdissement de sa taille. Et voilà que tout à coup, sans qu'elle y eût même pensé plus précisément que les autres soirs, où la même scène se renouvelait identique en apparence, elle sentit que le maître savait et, quand sa silhouette épaissie s'interposait entre la lumière de la lampe et le regard du vieux, elle se sentait chaque fois un peu plus désarmée et plus molle.

Tout en accomplissant machinalement les gestes familiers, un tel désarroi montait en





Comme elle passait près d'une hutte de bûcheron, le souvenir de Jean l'assaillit.

elle qu'elle en venait à souhaiter que la scène tant redoutée éclatât afin que cette angoisse s'enlevât d'elle et que son cœur pût crever de toutes les larmes qui l'étouffaient.

Enfin, comme l'annonce d'une délivrance, elle entendit tonner la voix du maître.

— Ici, toi !
Et il désignait, devant lui, le rond de lumière.

Angèle s'avança, étonnée elle-même de sa légèreté.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?
Et un doigt nouveau pointait vers le ventre d'Angèle.

Maintes fois, la nuit, quand le sommeil se refusait, ou même le jour, quand le travail machinal laisse l'esprit libre, Angèle avait échafaudé un acte d'accusation pour l'instant où, sa honte ne pouvant plus se cacher, on lui dirait : « Qui l'a fait ça ? »

Comme si le simple fait de changer la formule anéantissait tous ses plans ou, bien plutôt, parce qu'elle sentait jusqu'à l'évidence l'irréparable inutilité de toute résistance, le même que six mois auparavant dans la grange, elle se tut et, avec cette même passivité désespérée qu'on eût pu prendre pour un consentement, elle s'abandonna.

Pour se relever elle s'accrocha au bas-flanc contre lequel une vache noire ruminait.



Cette non-résistance parut d'abord dérouter le vieux qui, sûr de sa force et de la complicité terrorisée de la censière, attendait sans doute une révolte qui eût justifié toutes les brutalités.

Mais Angèle, debout devant lui, gauchement hanchée sur la jambe droite, la tête basse, silencieuse, tortillait fébrilement de ses deux mains tremblantes un coin de son tablier bleu.

Un instant muet, le vieux éclata de nouveau.

Angèle, la tête vide, les yeux vagues, les oreilles bourdonnantes, n'entendait du flot d'injures et de menaces qu'un murmure confus comme lorsque le tonnerre roule très loin derrière les collines. Enfin, le premier coup tomba. Sur la tête. Et comme, instinctivement, elle levait les deux bras pour se protéger, le ventre s'offrit, découvert, saillant. Angèle, en un éclair, revit sur la face défigurée d'Anselme le même rictus sauvage qui, depuis six mois, la poursuivait jusque dans ses rêves et, presque aussitôt, elle ressentit dans le bas-ventre un choc si aigu qu'elle tomba avec un grand cri.

Ce cri sans doute dégrisa le vieil Anselme. Il se pencha sur Angèle gémissante et, sitôt redressé, courut ouvrir la porte de l'étable et, comme il eût fait d'un porc fraîchement saigné, il prit la fille dans ses bras et la porta sur un tas de paille. Puis, satisfait, s'en retourna finir sa pipe.

■ ■ ■

A peine tombée, Angèle avait senti dans son ventre des douleurs aiguës. Alors, phase par phase, le drame s'était déroulé : la petite chose gluante et chaude qui était son enfant avait un instant remué contre elle dans l'ombre mais elle n'avait même pas bougé pour essayer de toucher et de voir.

Une autre douleur suivit : quelque chose encore glissa puis ce fut un grand calme, un allègement indicible, un anéantissement. Mais Angèle, toujours immobile, continuait

ressant le sommet des peupliers du cimetière, commençait à dissiper les brouillards qui, l'été, naissent de la rivière emplissant les prés d'une neige grisâtre.

Angèle hâta le pas tant qu'elle le pouvait, dans la crainte de rencontrer quelqu'un du village.

Enfin la dernière maison, celle des Fourmaloir, qui se blottit tout contre la lisière de la forêt, fut dépassée sans encombre et Angèle, enfin délivrée du village, s'engagea sous le taillis.

■ ■ ■

Dès qu'elle eut pénétré dans l'ombre humide et verte, Angèle se sentit tout à coup devenir une autre femme, ou plutôt elle sentit qu'elle devenait une femme. Non plus un enfant craintive qu'agitait sans cesse la terreur d'être battue ou rudoyée, cette terreur qui avait fait d'elle un être prêt à céder à tout et à tous, mais une femme : libre enfin de son destin.

Ce destin, quel serait-il ? Rien dans son court passé ne lui permettait même de l'imaginer ; elle savait seulement qu'elle serait libre, qu'elle pourrait disposer à son gré de son corps, de ses pensées, de son temps.

Ne plus sentir, toujours levée sur soi, une main rude ; ne pas savoir, quoi que l'on fit, si ce que l'on fait est bien ce qu'il fallait faire ; s'épuiser à deviner les intentions toujours contradictoires de ceux qui vous commandent : tout cela était fini, désormais, pour Angèle.

Son avenir lui paraissait d'autant plus lumineux qu'il se développerait plus loin du village maudit. Il fallait donc marcher, marcher encore, le plus possible, le plus longtemps possible et ne s'arrêter que lorsqu'il semblerait certain que la poursuite ne serait pas poussée jusqu'à l'endroit où l'on se serait arrêté.

Le jour s'était levé complètement. Le soleil traversait de place en place l'épaisseur du taillis, dessinant sur la mousse des ronds de

un baliveau, elle avait glissé lentement, au fur et à mesure que la vie se retirait d'elle un peu plus à chaque goutte de sang qui coulait de la blessure ouverte. Elle n'avait cédé qu'à la dernière extrémité, car la mousse mêlée de terreau qui souillait ses mains attestait que, même étendue tout de son long, elle avait encore essayé de se relever.

Le garde, d'abord, la crut morte comme ces bêtes des bois qu'il trouvait souvent, tout à fait de la même manière, exsangues et déjà raidies, blessées la veille par quelque braconnier, et qui s'en revenaient mourir à l'abri des taillis.

Mais le bonhomme connaissait trop bien les choses de la vie et de la mort pour persister longtemps dans son erreur ; il eut vite retrouvé le filet d'âme qui tremblottait encore aux lèvres violettes d'Angèle et, avec cette inflexible et cruelle indiscrétion que nous appelons charité, il s'employa à faire rentrer Angèle dans ce monde auquel, en son dernier instant de lucidité, elle avait dit adieu avec une si sombre joie.

Angèle ne reprit pleinement conscience que plusieurs jours après. Sa première sensation fut celle des draps de l'hôpital, dont sa peau, après plus de huit ans, retrouvait la caresse rude. Les yeux mi-clos, déjà reprise par la vie, elle voulait douter encore. S'efforçant de chasser tous les mauvais souvenirs qui revenaient en foule, elle cherchait à se convaincre que rien de tout cela n'était et que le jour qu'elle allait vivre serait un des jours dorés de sa convalescence d'autrefois, quand maman Jeanne lui apportait des oranges et qu'elle ne savait pas encore.

■ ■ ■

Maintenant, elle sait, Angèle ; elle sait admirablement et pour jamais.

Son instruction s'est parfaite en deux jours, les deux jours qu'a duré l'enquête en-



Dans un coin de l'étable, une échelle appliquée contre une trappe du plafond conduisait sous les combles. Angèle, lentement, se mit à grimper, guettant les bruits qui eussent pu venir de la pièce voisine, mais c'était trop tôt encore pour le lever des maîtres.

de gémir, obstinée dans sa plainte nocturne, comme dans son silence de la veille ; et voilà que le jour naissait et, avec la lumière revenue, le problème de l'avenir se présentait impérieusement, réclamant une solution immédiate.

Angèle, prenant appui sur le sol, se redressa. Dans la pénombre, elle osa regarder le fardeau dont les coups d'Anselme l'avaient prématurément délivrée.

Inerte et déjà froid, le corps de l'enfant, agglutiné au délivre, formait une masse sanguinolante et livide.

Angèle la repoussa de la main et, dans un grand effort, se mit debout.

Des larmes de sang chaud coulaient au long de ses cuisses. Elle crut qu'elle allait retomber, mais elle s'accrocha à temps au bas-flanc contre lequel, paisible, une vache noire ruminait.

Dans un coin de l'étable, une échelle appliquée contre une trappe du plafond conduisait sous les combles.

Angèle, lentement, se mit à grimper, guettant les bruits qui eussent pu venir de la pièce voisine, mais c'était trop tôt encore pour le lever des maîtres.

Quand elle fut en haut, à tâtons elle gagna le coin du grenier où étaient son lit et son armoire.

De ses mains tremblantes elle fit un paquet de ses hardes, serra dans son corset le billet de cinquante francs et les deux billets de dix francs qu'elle avait, sous par sous, économisés, puis elle entreprit de redescendre dans l'étable. La tête lui tournait à cause du sang qu'elle avait perdu, à cause de sa nuit blanche et aussi parce qu'elle n'avait pas mangé depuis la veille à midi.

Quand elle se trouva de nouveau dans l'étable, elle prit un couvercle de canne à traire et, accroupie devant la Noire, se mit à traire. Elle but ainsi près d'un litre de lait moussieux et chaud puis, ragaillardie, s'en fut.

La porte de l'étable grinça ; il lui sembla à ce moment qu'un bruit venait de la salle commune, mais elle passa devant la fenêtre sans tourner la tête et bientôt fut sur la route.

Le jour était né tout à fait et le soleil, ca-

lumière. Tout en marchant, Angèle écoutait vivre la forêt dont chaque bruit familier lui était un réconfort : le frissonnement des feuilles sèches sous ses pas, les bruits d'ailes au-dessus de sa tête, au loin le chant monotone du coucou, les coups réguliers du piver. Parfois, un bondissement roussâtre, de branche en branche, lui faisait lever la tête, mais déjà l'écureuil avait disparu, et il lui fallait chercher longtemps pour apercevoir derrière une grosse branche la petite tête aux yeux brillants. D'autres fois un chevreuil, comme un éclair, coupait sa voie ; parfois, des derrière blancs de lapins fuyaient à son approche.

Angèle, en traversant une clairière où s'élevait une hutte de bûcheron, vit soudain dans son imagination se dessiner la haute stature de Jean. C'est ici qu'il lui avait parlé pour la première fois. Mais Angèle, d'un geste volontaire de la tête, rejeta loin d'elle la vision décourageante. Toutes ces bêtises étaient bien finies. Elle les avait payées assez cher, la nuit dernière ! Jean devait être retiré d'elle comme tous ceux du village et le village lui-même.

Il ne devait plus y avoir sur sa route, devant elle, qu'un long ruban de blancheur au bout duquel bleussait la liberté.

Et cette idée la soutenait, l'empêchait de tomber, malgré sa fatigue.

Cette idée de liberté chassait d'elle l'idée d'injustice qui, un moment, l'avait fait gémir exprès sur le fumier de l'étable et que maintenant elle méprisait, car elle savait bien qu'il n'est plus besoin de justice à celui qui n'a plus de maître.

Et tout le bonheur du monde n'est-il pas dans le fait de n'avoir plus à obéir à personne qu'à soi-même et à son désir, à travailler quand on en a envie, à ne rien faire si cela vous plaît ?

Voilà comme Angèle allait vivre désormais.

■ ■ ■

C'est le garde-chasse du château Couppey qui la découvrit, vers les neuf heures, à l'orée d'un bois de sapins.

Elle n'avait pas dû tomber d'un seul coup. On devinait la lutte. D'abord adossée contre

treprise par M. Rondin aussitôt qu'elle a pu se tenir debout et subir dans le bureau directorial les confrontations indispensables.

Elle a revu le vieil Anselme, mais elle ne l'a pas reconnu. La brute lubrique qui l'épouvantait et l'attirait à la fois, comment la pourrait-elle retrouver sous le masque de ce digne vieillard qui s'épouvante onctueusement des pervers instincts de sa servante, raconte qu'il a dû, à cause d'elle, éloigner son fils, soupçonne tout le village d'avoir « profité avec Angèle » et réclame, avec des trémolos attendrissants, les sanctions les plus sévères contre la dévergondée ?

Mais ce n'est pas cela qui achève d'instruire Angèle, non plus que la bêtise apeurée de la vieille Phrasie ; c'est quand, le second jour, elle subit, seule avec lui dans son bureau, l'interrogatoire du Directeur.

Jusqu'à-là, elle s'est tue, n'accusant personne, ne trouvant pas un mot pour se défendre ; mais, maintenant qu'elle est seule en présence de cet homme qui, deux fois déjà, s'est montré presque bon pour elle, qui la défendit jadis contre Lya, qui lui fit de si douces recommandations lors de son placement, Angèle sent fondre son cœur. Elle éclate en gros sanglots enfantins. M. le Directeur s'approche, lui prend les mains, les serre doucement. Elle va parler.

Mais M. Rondin parle le premier. Il prononce une phrase bien banale :

— Allons, Angèle, à moi tu peux bien raconter comment ça s'est passé...

Ces mots-là, dits avec douceur, acheveraient d'ouvrir le cœur d'Angèle, mais le ton est si étrange que l'enfant relève la tête et, alors, ce que ses yeux embusés de larmes lisent dans le regard luisant du Directeur tarit du même coup les pleurs et les confidences. Farouche, elle s'écarte. Le front barré, la bouche serrée, elle fait non, de la tête, des épaules, de tout son corps et de toute son âme soudain refermée.

Le surlendemain, l'estée d'un rapport bien et dûment circonstancié, Angèle Mai prenait le chemin de la correction.

(A suivre.)

Docteur Henri DROUIN.

MONSIEUR de PARIS

La vie secrète du bourreau, par UN TÉMOIN



C'est sur ces dalles dites "de l'Abbaye de Cinq-Pierres" que, pour la dernière fois, eut lieu, rue de la Roquette, une exécution capitale : celle de Peugnez qui marqua, le 1^{er} février 1899, les débuts d'Anatole Deibler à Paris.

VI. — L'exécuteur des Hautes-Œuvres⁽¹⁾

IDELE, Deibler, le fondateur de la dynastie, avait trouvé la justification de son métier dans l'amour qu'il lui portait. Louis Deibler l'avait accepté en chrétien soumis. Le premier avait eu assez d'orgueil pour croire à une mission sacrée et se placer ainsi au-dessus des autres hommes, dans une solitude dédaigneuse. Le second avait souffert et à la fin avait succombé à la réprobation qui l'entourait. Avec Anatole Deibler, la conception changeait à nouveau. Ce dernier était trop intelligent et trop instruit pour croire à une mission divine ; il était trop jeune aussi pour accepter sans discuter nous ne savons quelle fatalité qui devait courber le père et les enfants d'une même lignée sous la même loi.

On a vu d'ailleurs qu'il avait cherché à y échapper. Il s'était résigné cependant à exercer le métier paternel mais, l'ayant choisi, il chercha à le justifier aux yeux de tous et à ses propres yeux.

Oui, il tuait des hommes, ou, plus exactement, il exécutait des condamnés, il était le bourreau, c'est-à-dire un rouage de la machine sociale au même titre que le juge qui prononçait la sentence et qui en prenait ainsi la responsabilité devant l'opinion et sa conscience, au même titre que le Président de la République qui acceptait ou rejetait la grâce, en n'ignorant pas quelles seraient les conséquences de son geste. Dès lors, pourquoi lui faire supporter à lui, simple fonctionnaire, la réprobation qui devait logiquement les envelopper tous ? Tant que la peine de mort existait, il fallait des juges pour la prononcer et un bourreau pour l'exécuter. Lequel était responsable ? Le bourreau ou les juges ? Ceux qui faisaient les lois ou ceux qui les appliquaient ? L'électeur qui désignait ses représentants ou le bourreau, dernier anneau de la chaîne ? Il ne se rendait pas compte que ce qui dressait la masse contre lui, c'était précisément sa solitude.

Mais si Anatole Deibler réussissait à faire admettre que son métier était un métier comme les autres, il avait gagné la moitié de la partie qu'il engageait. Pour cela, il fallait qu'on sût qu'il était citoyen français, égal à tous les citoyens français, et qu'il ne jouissait d'aucun privilège humiliant.

Il fit son service militaire.

Il y gagna l'estime de certains. C'était un effort méritoire, mais il se heurta à l'ignorance de ceux qui le coudoyaient. Il sut enfin que ce que l'opinion ne lui pardonnait pas instinctivement, c'était d'être l'image vivante d'une solidarité dans le sang qui allait de l'électeur au bourreau, en passant par tous les défenseurs de la peine de mort. Quand il l'eut compris, Anatole Deibler n'insista pas. Il pensa avec raison qu'il avait plus de courage que ceux qui faisaient profession de le railler ou de le mépriser sans oser aller logiquement jusqu'au bout de leur pensée : le bourreau est inutile, supprimons-le.

Ainsi se trempent les caractères.

L'attitude de Deibler eut cependant pour résultats de justifier sa fonction. Peu à peu, la conception juridique qu'il avait de son rôle pénétra le public. Il ne fut plus le coupeur de têtes, mais l'Exécuteur des Hautes-Œuvres. Ce changement d'appellation traduisait une modification profonde

de l'opinion. Le temps d'ailleurs travaillait pour lui et si, aujourd'hui, après la guerre, on peut discuter de la légitimité et de l'utilité de la peine de mort, on considère que le serviteur de la guillotine n'est qu'une vedette comme une autre. Il provoque la curiosité des badauds ; mais, pour en avoir trop souffert, il la méprise.

En combien d'occasions Anatole Deibler eut-il à subir au début de sa carrière l'injustice de la foule ? Sans doute des milliers de fois ; mais sans doute aussi se souvient-il mieux du cruel refus du père Heurteloup, son charpentier de la rue de la Roquette, à qui, aux environs de 1896, il demanda la main de sa fille qu'il aimait. Vexé et meurtri, il chercha l'oubli dans les courses de bicyclettes. Vous retrouverez son nom dans les épreuves sur piste de l'époque. Sa popularité était grande à la Société Vélocipédique d'Auteuil dont il était l'un des espoirs. Cherchant à s'étourdir dans les ivresses du sport, il découvrit dans son club une charmante partenaire, Rosine Rogis, qu'il prit pour femme, le 5 avril 1898, devant M. Marmottan, maire du seizième arrondissement. Il apportait en dot quarante mille francs et la guillotine paternelle. Rosine, petite employée de la Régie, n'apportait que son cœur, mais elle le donnait tout entier.

Et cela suffisait pour qu'un bonheur inespéré illuminât la vie farouche de ces hommes : le père restait veuf, épuisé par la maladie, et le fils assumait une tâche ingrate entre toutes. Hélas ! aucun rayon de vraie joie ne

devait plus ensoleiller la vieillesse de l'un et la carrière de l'autre.

Tout d'abord, les aides déçus exprimèrent sourdement leur rancune. Bourgogne s'en alla. Desmouret prit sa retraite et mourut dans la misère. Berger confia à la presse les mémoires du défunt d'où montait une perpétuelle rancœur :

« Les Deibler ont quatre cent mille francs de fortune, écrivait Desmouret. Ils touchent chaque année seize mille francs d'appointments, à quoi ils ajoutent trente mille francs de frais. Leurs rentes — car tout bêtes qu'ils sont ils placent bien leur argent — leur rapportent au bas mot cinquante mille francs par an. Quel est donc le haut employé capable de gagner cela ?... »

En longues tirades amères, le vieux bourreau retraçait la carrière de ceux qu'il avait tant jaloués.

Les Deibler ne répondaient rien. La querelle sombra dans l'indifférence. Déjà, aussi, le nouvel exécuteur avait adroitement débuté, le 14 janvier 1899, à Troyes, sur la personne de Jean Damoiseau, un ancien maire. Le premier février suivant, il guillotina, à Paris, un scélérat de dix-neuf ans, Alfred Peugnez, qui laissa aussi des mémoires. Ce fut la dernière exécution opérée place de la Roquette où l'échafaud se dressait pour la cinquante-deuxième fois. Toute la presse et de hautes personnalités vinrent assister aux débuts d'Anatole dans la capitale. L'impression qu'il laissa fut excellente. On s'accordait à louer sa sûreté de coup d'œil, son tact, sa rapidité, toutes qualités qui se sont encore accrues chez lui par l'entraînement

Il connut, à la Société Vélocipédique d'Auteuil, une charmante partenaire, Rosine Rogis, (ci-dessous), qu'il prit pour femme le 5 avril 1898. C'est alors que le jeune ménage s'installa villa Dufresne (ci-contre), rue Claude-Terrasse, à Paris.

et en font le plus habile bourreau du vingtième siècle.

En septembre 1899, il eut un fils qu'il prénomma Roger-Isidore. Mais quelques jours après, le 10 octobre 1899, une effroyable erreur médicale provoqua la mort du nouveau-né. Le docteur appelé pour soigner une affection toute bénigne de l'enfant lui administra une drogue contenant une dose foudroyante de poison. La douleur du malheureux père fut terrible, mais il renonça à poursuivre le responsable, et le pénible drame ne fut pas ébruité. Cinq ans après cette perte irréparable — car Anatole Deibler n'a jamais eu d'autre fils — Louis Deibler s'alita brusquement pour ne plus se relever.

Louis Deibler mourut le 6 septembre 1904. Avec lui s'est éteint le plus formidable des coupeurs de têtes du dix-neuvième siècle. Dans sa vie, il avait collaboré à plus de mille exécutions. Il en avait dirigé cent quatre-vingts comme grand exécuteur de France. Durant les vingt années qu'il occupa cet emploi, il avait coûté à l'Etat un million deux cent mille francs, soit sept mille francs par tête tranchée et soixante-dix mille francs par an, c'est-à-dire quatre cent mille francs d'aujourd'hui.

Il repose près de sa femme et de son petit-fils, dans le vieux cimetière de Boulogne, sous un discret caveau de marbre rose qu'entretiennent soigneusement de pieuses mains.

(A suivre.)

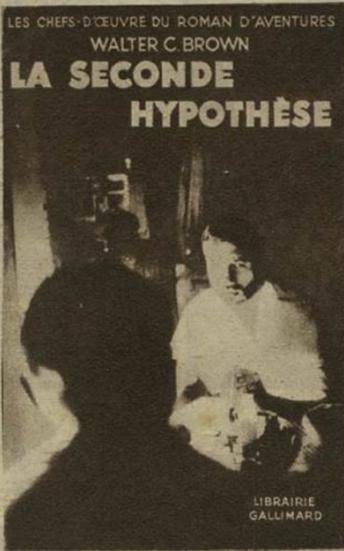
UN TÉMOIN.

(Copyright by Détective.)



(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 167.

Quelques Chefs-d'œuvre du Roman d'aventures



ENFIN ! Un chef-d'œuvre du roman policier



par un romancier français !...

UN NEZ PARFAIT



est chose facile à obtenir. Le modèle Trados N° 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgraciés. C'est le seul dispositif breveté, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Plus de 100.000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. 18 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez. Modèle 25 fr pour enfants.

Demandez une notice explicative, qui vous dira comment obtenir un nez parfait, ainsi que des attestations.

M. TRILETY, SPÉCIALISTE
Département F 347, Rex House, 45, Hatton Garden, LONDRES E. C. 1.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 33.104 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 33.110 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 33.116 : Carrières administratives.

Broch. 33.120 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 33.125 : Emplois réservés.

Broch. 33.134 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 33.140 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 33.146 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondance, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 33.152 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 33.158 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 33.164 : Marine marchande.

Broch. 33.170 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 33.176 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 33.182 : Métiers de la Couture, de la Mode et de la Coupe (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).

Broch. 33.188 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 33.194 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photogr., prise de vues et prise de sons.

Broch. 33.199 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Savoir c'est Prévoir

Ne craignez pas d'apprendre la vérité. Demandez votre Horoscope gratuit.

Le célèbre professeur DJEMARO offre, durant son séjour en France, de venir en aide aux opprimés, aux découragés. Il affirme que le secret du bonheur dépend de la confiance en soi, de la maîtrise, de la volonté, de la RÉVÉLATION DE L'AVENIR. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence, grâce au précieux secours de l'Astrologie. Le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future ; vous connaîtrez vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide, et vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, mariage, divorce. Et, grâce à lui, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez TRÈS LISIBLEMENT votre DATE DE NAISSANCE très exacte, vos nom, prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle), adresse et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écritures.

Professeur DJEMARO, service VE, 17, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).



2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toute personne donnant la réponse du rebas ci-dessous et se conformant à nos conditions.

Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu.

Réponse

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et^s VIVAPHONE (Serv. Concours 310), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e



JEUNES GENS! JEUNES HOMMES!

qui recherchez une situation brillante

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS

par son enseignement par correspondance, son organisation, ses méthodes, vous permettra d'accéder rapidement à une situation aisée et indépendante en vous ouvrant immédiatement de nombreuses carrières. Sans engagement de votre part, écrivez pour tous renseignements, dès ce jour, à : L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS, 32, rue Saint-Marc, Paris (2^e)

Téléphone : Central 30-72

30 fr. "SPORTIFS"
Celle montre élégante vous permet d'avoir l'heure exacte et de prendre les temps au 1/5^e de seconde. **PRIME** à tout acheteur. **SUPERBE BRIQUET** semi-automatique. Bracelet-montre Homme ou Dame, ARGENT ou PLAQUE OR 301. Avec spirale chronométrique 35 fr. Envoi contre remboursement, échange admis.
Fabr. E. T. LYNDA, Morteau, près Besançon. Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

9 frs BONNE MONTRE
à l'heure exacte et montre exacte. sa pol. cham. gar. 5 a. 9 frs chronom. sans magnét. 14 frs br. h. cad. lum. 14 frs br. dame plaque or ou arg. 25 frs
Envoi contre remboursement. — E. Lynda
Fabr. E. T. LYNDA, Morteau, près Besançon. Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

Avez-vous lu **VOL de NUIT ?**

Vente directe du fabricant aux particuliers
100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

ÉCRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif. G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

Chez soi écritures. B. gain, sér. et fac. S. HU, Saint-Pol (P.-de-C.). Serv. 32.

On demande pers. sans connaît. spéc. p. tenir emp. de bur. chez soi. Gains intér. si sér. Ecr. AMI FOYER, B. P. 40, à Saint-Denis. J. timb.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50% à ag. corr. 2 sex. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille

SENSATIONNEL ÉTUÉ faisant blague à tabac et moule automatique. Surprenant, économique. Prix modique. Vendeurs demandés chaque localité. Ecrire MARSAL, à Moirans (Isère). Timbre réponse.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en cliquant ce journal, à Mme COURANT, 88, boulevard Auguste-Bianqui, Paris, qui a fait venir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

Avez-vous lu **VOL de NUIT ?**

VENTE RÉCLAME
MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. rempli. Fabrique L.D. ERVICT, Rue Amélot, Paris

Avez-vous lu **VOL de NUIT ?**

JANE PHONG Célèbre astrol. v. dira v. avenir. Amour, Santé, Affaires. Env. 10 francs. Ecrire 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e). Prén. date de naiss.

M^{me} LUCETTE Cons. par MEDIUM. Cartomancie. SCIENCES OCCULTES. MAGIE. 42, rue Jouffroy (8^e). T. l. j. de 10 à 6 h. et p^r corr.

VOTRE AVENIR DÉVOILÉ
Une mystérieuse et célèbre voyante astrologue, connue dans le monde entier, est actuellement à Paris. Ses révélations sont extraordinaires. Elle guide, conseille, dévoile TOUT. Facilite aussi amour, mariage. Ecrivez-lui de suite : Mme AS. BUICK, 11, rue Sauval, Paris (1^{er}) avec votre date naissance, prénoms, et 5 francs.

Consultez l'étonnante **Mme ROLANDE** clairvoyante, connue du Tout-Paris. 22, rue Pigalle, 4^e ét., de 10 à 20 h.

Mme TAMARA Sujet russe infallible. Tarots, Ligne main. T. l. j. de 2 à 7 h. A part. de 10 fr. 60, rue du Cherche-Midi. 2^e ét., Escalier B. PARIS (6^e)

JABAMIAH Tarots Bohémiens, selon le Rite Antique. Précise les dates. Reçoit de 2 à 7 heures, depuis 15 francs 47, rue Tour-d'Auvergne (angle rue des Martyrs). Entrée par magasin mauve (Métro Pigalle).

LE DESTIN A SES COMPLEXITÉS
Si vous êtes heureux, cherchez à conserver votre BONHEUR. Ayant difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, Mme PAULETTE D'ALTY transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté.

SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE
3, R. de l'Isly, PARIS (Gare St-Lazare). Europe 41-56.

M^{me} MAX Voyante, et ses tarots. Donne conseils s. l'avenir., ramène affect. 9 à 19 h. Par correspondance. 20 fr. et date naissance. 30, rue Polonceau, Paris. Métro Barbès.

AVENIR Mme FR. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. De 2 à 6 h., même dimanches; et par corresp. (env. date naiss. et mand. 20 fr. 50).

LA CÉLÈBRE VOYANTE MAINA JUAN

Connait toutes les sciences occultes. Voit tout. Renseigne sur tout. Son talent naturel la fait rechercher par toute personne désirent lever le voile de l'existence, conn. et approp. sa destinée. Une consult. suffit pour être émerveillé... T. les jours, 55, bd Sébastopol, Paris, et p. cor. dep. 20 fr.

M^{me} de THELES CÉLÈBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date naiss. T. l. j., lun. exc.), 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} a gauche, PARIS (Étoile).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

M^{me} RONA Avenir p. corresp. (Prénom. Date Naiss.), dep. 5 fr. Consult. dep. 20 fr. Horoscope détaillé et précis. — 71, avenue Wagram, Paris. Métro : Ternes.

MODERN' DÉTECTIVE 18, rue St-Vincent - de - Paul (10^e). Trud. 60-62. Tte la pol. Priv. DIVORCE.

PROCHAIN CONCOURS Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

FRANCE DÉTECTIVE Dirigé par ex-Inspecteur Sûreté (diplômé). Enquêtes, Recherches, Preuves à Divorce, Missions délicates. Prix modérés. — 28, rue Saint-Lazare, Paris (IX^e). — Trinité 27-37.

AVIS
Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

DÉTECTIVE

Usines du malheur



Toute la nuit, Angèle Mai, effondrée sur le tas de paille ensanglantée de l'étable, sanglota pour faire honte et pitié à ses patrons...

(Lire, page 12 et 13, l'émouvant reportage de notre collaborateur le docteur Henri Drouin.)

AU SOMMAIRE { Les pampres rouges, par Louis Palauqui. — La tragédie dans la cave, par N. Tassin. — Maisons hantées, par M. Lecoq.
DE CE NUMÉRO { Après le procès d'Albi, par J. Morières. — La Sûreté blanche, par Luc Dornain. — La vie secrète du bourreau, par un témoin.